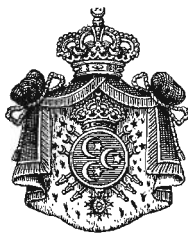


PUBLICATIONS SPÉCIALES
DE LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DU CAIRE

COMMENTAIRES
SUR L'ATLAS HISTORIQUE
D'ALEXANDRIE

PAR

M. HENRI THUILE



IMPRIMÉ PAR L'IMPRIMERIE
DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE
POUR LA SOCIÉTÉ ROYALE DE GÉOGRAPHIE DU CAIRE
45, RUE CHEIKH YOUSSEF, AU CAIRE

M DCCCC XXII

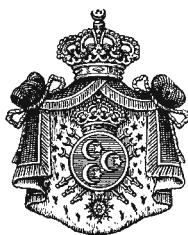
COMMENTAIRES
SUR L'ATLAS HISTORIQUE
D'ALEXANDRIE

PUBLICATIONS SPÉCIALES
DE LA SOCIÉTÉ SULTANIEH DE GÉOGRAPHIE DU CAIRE

COMMENTAIRES
SUR L'ATLAS HISTORIQUE
D'ALEXANDRIE

PAR

M. HENRI THUILE



LE CAIRE
IMPRIMERIE DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

M DCCCXXII

COMMENTAIRES
SUR
L'ATLAS HISTORIQUE D'ALEXANDRIE⁽¹⁾

PAR
M. HENRI THUILE.

Depuis la révélation des Ports submergés de l'ancienne île de Pharos⁽²⁾, les travaux de M. Gaston Jondet attirent l'attention de tous les érudits.

La Société sultanieh de Géographie, douée d'une activité que peu de sociétés similaires égalent et qu'il faut en majeure partie attribuer au HAUT PATRONAGE sous lequel elle a l'honneur et l'avantage d'être placée, nous présente aujourd'hui, habillé d'un élégant cartonnage, l'*Atlas historique de la Ville et des Ports d'Alexandrie*, dressé par le résurrecteur de Pharos.

Voici réunies cinquante-quatre cartes, qui vont du xv^e siècle à 1920. Si toutes n'offrent pas un intérêt capital, toutes du moins nous retiennent par quelque côté. Comme les pièces d'une mosaïque dont chacune est nécessaire, elles forment, par leur assemblage, la figure d'Alexandrie.

PLANCHE I. — La plus ancienne (pl. I), sortie de la Bibliothèque Vaticane, érige au milieu des terres une ville occidentale entourée de fortifications. Un fleuve la baigne que traverse un pont. Sur la rive du fleuve on lit le nom de Caligo (Khalidje), plus généralement appliqué au canal qui, dès la plus haute antiquité jusqu'au milieu du II^e siècle de l'ère musulmane, conduisait les eaux du Nil au Kaire et ne débouchait qu'à Qolzoum. On sait que le canal, qui était comblé lors de l'arrivée des Arabes en Égypte, fut

⁽¹⁾ *Atlas historique de la Ville et des Ports d'Alexandrie*, par M. Gaston Jondet. Le Kaire. Imprimerie de l'Institut français d'Archéologie orientale, 1921.

⁽²⁾ *Les Ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, par M. Gaston Jondet. Le Kaire. Au siège de l'Institut Égyptien, 1916.

déblayé par Amrou en six mois sur les ordres d'Omar pour porter aux habitants de la Mecque et de Médine les secours du Prince des Croyants. Le khalife Abou Giafar el-Mansour fit combler ce canal en l'an 150 de l'Hégire (soit en 767), et Maqrizi ajoute qu'il n'en reste plus que ce qu'on en voit de son temps, c'est-à-dire un tronçon qui ne s'étendait pas à plus d'une demi-lieue du Kaire. On sait aussi que deux ponts furent jetés sur le canal, que l'un d'eux fut détruit et qu'un seul subsista. Al-Soyoûty assure que sur les culées des deux ponts le nom d'Abd el-Aziz était gravé. J'ai lieu de croire que Comminelli a connu ces détails et qu'il a confondu le Khalidje du Kaire avec le Pi Drakôn d'Alexandrie.

Non loin du pont, monte vers le ciel la colonne du tombeau de Pompée. A l'intérieur des murailles, je découvre une cathédrale byzantine mais cherche en vain un minaret. Deux mosquées figurent cependant en dehors de la Ville et l'on découvre dans l'île de Pharos la célèbre église consacrée par les chrétiens à saint Raphaël, après avoir été bâtie et dédiée par les Grecs au culte d'Isis Pharia ou à celui de la nymphe Idothée chantée par Homère, quand, sur la rive Éleusinienne du royaume de Protée, elle conduisit paître au soleil le troupeau des Tritons et des Holothuries. Par contre, l'auteur de la carte a négligé d'indiquer à la pointe occidentale le temple en l'honneur de Neptune que le regretté professeur Botti plaçait, sur la foi du Dr Néroutsos, au cap de Ras el-Tine.

Presque sur le bord du rivage, au nord-est de la cité, au pied des marches de deux monuments funéraires surmontés d'un dôme, se lisent les noms de saint Marc et de sainte Catherine. Il paraîtra curieux de constater que l'auteur, évidemment bien renseigné, de cette reconstitution a placé le tombeau de la sainte en dehors de la ville, puisqu'il devait savoir que son supplice avait eu lieu hors des murs et le tombeau de l'évangéliste à proximité du Grand Port oriental comme le veut la tradition. C'est sur ce tombeau de saint Marc, l'année 311 de Jésus-Christ, que vint prier l'évêque Pierre avant d'être mené à la mort dans la vallée des sépultures d'Éleusis.

Les maisons portent des toits comme à Florence, Comminelli n'ayant pas encore imaginé les terrasses. J'y vois même un clocher. Les fortifications ressemblent étonnamment à celles de Pise avec les mêmes poternes et leurs portes dont une seule est nommée. Telle apparaît entre ses deux ports dont le plus grand fut en réalité toujours le plus petit, la physionomie d'Alex-

andrie au xv^e siècle. Une tour-balise se dresse à la pointe occidentale de Pharos sur un rocher isolé où paraît plus sûrement, d'après le témoignage de quelques voyageurs, avoir été construit un fort. Néanmoins les contours du rivage sont à peu près fidèles et le Phare est placé exactement, c'est-à-dire à l'emplacement qu'occupait à l'époque le château massif et disgracieux surmonté d'une lanterne, construit par les Arabes (vers 1400), sur un îlot, à l'entrée du port est, et qui se rattachait à l'île de Pharos par une jetée sur voûtes. On ne peut être fixé sur le point de savoir si l'on utilisa pour ce château, qu'on appela plus tard le Grand Pharillon, les fondations de l'ancien Phare des Ptolémées, la merveille du monde, qui, fortement endommagée au x^e et au xi^e siècle, disparaît brusquement au xiv^e. En tout cas, une tradition rapportée par Maqrizi et fort répandue de son temps à Alexandrie affirmait que l'ancien Phare était autrefois aussi distant de la mer que l'île de Pharos était au xiv^e siècle éloignée de la ville. Ce que d'ailleurs M. Jondet explique par le glissement du littoral de Pharos et qu'on peut également envisager du fait d'un affaissement subit déterminé par un plissement de l'écorce terrestre.

De plus, cette planche réjouit les yeux par sa superbe impression et mériterait à ce seul titre de figurer ici, les cartes de cette époque n'étant pas assez nombreuses pour qu'on ait la liberté de choisir.

PLANCHE II. — La seconde parut au xvi^e siècle dans l'ouvrage que Pierre Belon écrivit au retour de ses voyages accomplis de 1546 à 1549. Le fleuve Nil traverse encore la ville comme le Caligo dans la carte vaticane. Il s'est même augmenté de cinq branches, par lesquelles il se déverse dans la mer. L'enceinte fortifiée abrite des maisons coiffées d'un toit, bien que Belon affirme dans son ouvrage que tous les bâtiments sont couverts de terrasses, comme ceux de Turquie, d'Arabie et de Grèce.

Ce Belon était un homme délicieux. S'il apparaît médiocre cartographe, son recueil d'observations témoigne du goût le plus certain enrichi d'une érudition charmante. On retrouve dans son style toutes les grâces d'Amyot dont il fut l'ami, jointes à la saveur de Ronsard. Sa vie, agréable et brève, il l'occupa à voyager et, ayant parcouru l'Italie, les États du Grand Seigneur, la Grèce, l'Asie Mineure, la Palestine, l'Égypte, la Savoie et l'Auvergne, retiré dans son logement du château de Madrid que Charles IX lui avait

donné, entouré de la considération générale, il se livrait à la médecine, à la botanique, à l'agriculture, à ses souvenirs, tout en traduisant Dioscoride et Théophraste. Il mourut assassiné, un soir, dans le bois de Boulogne, âgé de 47 ans. On a donné son nom à une plante d'Amérique.

De tous les voyageurs venus à Alexandrie, aucun ne nous a laissé des remarques plus minutieusement observées, plus judicieuses. « Elle est située, dit-il, en pays sablonneux dessus une pointe, car d'un côté elle a la mer Méditerranée et de l'autre côté est le grand lac Maréotis, de moult grande étendue. Les mêmes murailles qu'Alexandre le Grand fit anciennement édifier, sont encore en leur entier, mais le dedans de la ville n'est pour la plupart que ruine des anciens bâtiments. Elle fut expressément ruinée quand le Roi de France avec le Roi de Chypre forcèrent le Soldan de la laisser lequel voyant ne la pouvoir garder la fit démolir. Mais depuis on y a réédifié des maisons peu à peu, selon qu'on y a voulu habiter. Et n'était que les marchands chrétiens y tiennent quelques hommes pour le trafic des marchandises, elle serait bien peu de chose. On y apporte toutes sortes de vivres, tant du pays d'Égypte, que de Chypre et des autres lieux voisins. Le pain qui est fait en ce pays là et en Syrie est formé en tourteaux aplati en fouasses, dessus lequel ils ont coutume semer de la nigelle franche. Par quoi on trouve telle semence en vente à grandes sachées par les marchés et les boutiques des marchands. Il y a de toutes sortes de vins qu'on apporte par mer de divers lieux; car mêmeement Cypre n'en est guère loin. Les chairs, tant de mouton que de chevreau, de veau et bœuf y sont moult savoureuses. Ils ont grande quantité d'espèces de chèvres qu'on nomme gazelles, lesquelles anciennement les Grecs nommaient origes qu'ils tuent à la harquebuse par les campagnes, car elles y vont en troupes. L'on y trouve aussi des poules et des œufs. Ils ont aussi de toutes sortes de légumes desquels le renom est grand. Aussi sont-ils opulents en toutes sortes de blés, comme riz, orge, far autrement dit épeautre. La plante appelée des Grecs dolicos y porte la fleur jaune. »

Et n'est-ce pas aussi un nom de fleur qu'il a donné à cet îlot devant le phare que nous nommons aujourd'hui Diamant : *garophalo* « œillet » ? Je lui pardonne pour cela le lac Maréotis si largement ouvert à la mer, ce qu'on ne peut admettre qu'en des temps très reculés antérieurs au xvi^e siècle, en considérant le lit du lac comme celui d'une des bouches du Nil, et son

Alexandrie médiévale dénuée de mosquées, toute pareille à l'Aiguesmortes de nos jours.

Par contre il est à remarquer que l'indication des deux obélisques, l'un droit et l'autre couché, placés dans le voisinage de la gare de Ramleh est rigoureusement exacte, qu'on en peut dire autant du dessin des deux ports séparés par l'île de Pharos et des lieux où il a marqué le Phare et la « Porte du Kaire » qui commandait la route de Shatnouf à Rosette dont Maqrizi a écrit qu'elle conduisait à tous les points de la terre. Les portes de la Marine et Del Pepe sont aussi mentionnées. On ne peut, avant de quitter Belon, oublier pour sa gloire la suprême requête par laquelle il terminait son livre : « Il n'est homme parlant des diverses choses qui puisse si bien dire que les lecteurs sévères, envieux et de mauvaise vouloir, ne trouvent à redire et calomnier. Mais nous prions ceux qui de bon zèle accepteront notre labeur qu'ils supportent les fautes, s'ils en trouvent aucunes. »

PLANCHES III ET IV. — La planche III est celle de l'ancienne Égypte extraite du *Theatrum orbis terrarum* d'Abraham Ortell, en latin Ortelius, surnommé le Ptolémée de son temps. La planche IV donne l'agrandissement du cartouche de la planche III réservé à Alexandrie. Ces deux cartes, qui servirent de base à tous les travaux des géographes postérieurs, nous représentent fidèlement l'état des connaissances sur l'Égypte au xvi^e siècle. Ortell, issu d'une famille aisée, consacra les soixante et onze années de son existence au métier d'éditeur-compileur. Comme il vécut longtemps et mourut célibataire, il employait les nombreux loisirs que lui laissèrent quelques voyages en Europe à corriger dans des éditions successives les erreurs de ses premiers travaux. Exempt d'ambition, il avait pris le globe terrestre pour devise avec ces mots : *contemno et orno mente, manu*. Ce fut en somme un sage que rien ne put distraire du silence recueilli de son cabinet d'Anvers, où il travailla et mourut. Son atlas eut le plus grand succès et lui valut le titre de géographe de Philippe II, roi d'Espagne.

On remarquera sur la planche III que l'embouchure du Nil est mieux située que dans les cartes précédentes, que le lac Maréotis ne s'ouvre plus directement dans la Méditerranée et qu'il y a au delà de l'antique Chersonèse, que nous appelons Ajamy, deux îles qui sont les sœurs d'Aphrodite.

PLANCHE V. — Les erreurs signalées dans les deux premières cartes figurent avec exagération sur la planche V extraite de l'Atlas de Jansson, plus connu sous le nom de Blaeu. Jean Blaeu continua la publication des cartes géographiques rassemblées par son père Guillaume Blaeu, célèbre imprimeur d'Amsterdam qui fut le disciple de Tycho-Brahé et lui-même astronome de talent. Son instruction personnelle ne pouvait cependant lui permettre de juger de la valeur des cartes que dressaient pour lui des géographes qu'il payait généreusement. Mais les soins apportés à leur publication et la beauté de leur gravure en firent la fortune, et les atlas de Blaeu restent recherchés par les bibliophiles à l'égal des Elzéviros.

Si nous examinons cette carte, nous y constatons la disparition de l'île de Pharos et l'agrandissement du nouveau port au détriment de l'ancien. Le phare a été transporté à la pointe du cap Lochias, à l'emplacement du pharillon. Au fond du port Eunoste une enceinte fortifiée, close d'une barrière, abrite deux galères militaires. Deux autres occupent le port même. La colonne Pompée siège sur la côte du Mex.

Dans la ville fermée, ceinte d'une double ligne de remparts du côté de la mer, apparaissent d'étranges mosquées et une construction semblable porte le nom de sainte Catherine. Une inscription désigne le tombeau de saint Marc, une autre la maison d'Alexandre le Grand. Nous retrouvons les portes du Kaire et Del Pepe et de plus celle du Nil, mais nous avons perdu la porte de la Marine indiquée par Belon. Le Nil se répand dans la ville par six canaux qui alimentent les citernes. On y découvre aussi de nombreuses ruines et quelques rares palmiers. En dehors des fortifications se promènent quatre indigènes, et l'on voit quatre dromadaires arrêtés. Sur l'eau le vent gonfle les voiles des sélandres.

PLANCHE VI. — La vue d'Alexandrie, objet de la planche VI, que le sieur de Liergues a publiée en 1665 à Lyon dans le Journal des voyages de son père, M. Balthasar de Monconys, nous paraît un peu succincte auprès de la précédente. Il y a bien dans cette carte de la sécheresse du *Journal*. Mais son exactitude mérite notre attention. Voici parfaitement située la ville par rapport au rivage, l'île entre ses deux ports, le Phare à la pointe orientale, le cap Lochias ébauché et à leur place respective l'Obélisque et la Colonne de Pompée dont l'alignement balise l'entrée du nouveau port. La

chaussée de l'Heptastade y semble néanmoins exagérément élargie malgré l'apport des atterrissements marins, ou, selon l'opinion de Mariette, malgré l'effet du délestage des navires grecs et italiens qui pendant tout le moyen âge s'en venaient lestés de pierres, à Alexandrie.

Certes, M. de Moncomys n'était pas un voyageur vulgaire. Après avoir parcouru l'Espagne, le Portugal, la Provence et l'Italie, l'Égypte le vit venir chercher dans ses temples les traces du grand Hermès Trismégiste. Comme il cultivait assidûment les sciences occultes, il devait, par la Palestine, la Syrie, l'Anatolie et Constantinople, atteindre peut-être la Perse, où l'attirait Zoroastre. Qui sait de quels progrès les livres spagiriques ne lui seraient pas redevables si la maladie ne l'eût soudainement frappé à son retour à Lyon et anéanti à jamais les secrets qu'il rapportait de ce long périple ? Disciple de Platon et de Pythagore, le dessein le tenta de confronter à l'Osiris du *Rituel funéraire*, à l'Adam Kadmon de la Kabbale, l'homme idéal du Poimandrès, la gnose de l'Asclépios, sans que la mort, qui arrive, comme le dit Hermès, par la dissolution du corps fatigué de son travail, lui ait laissé le temps de jeter sur ces livres, dernière production de la philosophie grecque toute embrouillée d'idées alexandrines et de dogmes égyptiens, l'éclat d'une vérité que le Conducteur des Âmes a intentionnellement obscurcie. « Ces choses, ô Asclépios, sont vraies pour qui les comprend ; l'ignorant n'y croit pas, car l'intelligence est la foi : ne pas croire c'est ne pas comprendre. » « Les livres d'Hermès Trismégiste, écrit Louis Ménard dans l'éloquente page qu'il leur a consacrée, ne peuvent soutenir la comparaison ni avec la religion d'Homère ni avec la religion chrétienne, mais ils font comprendre comment le monde a pu passer de l'une à l'autre. En eux, les croyances qui naissent et les croyances qui meurent se rencontrent et se donnent la main. Il était juste qu'ils fussent placés sous le patronage du Dieu des transitions et des échanges qui explique, apaise et réconcilie, du Dieu crépusculaire dont la baguette d'or brille le soir au couchant pour endormir dans l'éternel sommeil les races fatiguées, et le matin à l'orient pour faire entrer les générations nouvelles dans la sphère agitée de la vie. »

Laissons les morts ensevelir les morts, les rêveries d'Hermès et M. de Moncomys disparaître entraînées à leur tour dans les reflets du Fleuve où roula le corps divin d'Osiris enveloppé dans la chevelure d'une femme

d'Asie. Il nous en est resté au fond d'un volume illisible une carte attachante en sa simplicité.

PLANCHE VII. — La planche VII du médecin hollandais Olivier Dapper établi à Amsterdam, auteur de nombreux ouvrages de compilation géographique, ne paraît être qu'une réimpression avec légères variantes de la planche V de Blaeu. J'y retrouve la porte du Kaire, celle du Nil, la porte Del Pepe devenue porte del Pero et la porte de la Marine devenue porte de la Mer. Les mosquées ont gardé par leur aspect le même mépris de l'Histoire sans que ce soit le lieu du martyre de sainte Catherine qui en ait profité, car Jacques de Voragine, dans sa *Légende*, et Jean Mielot, dans sa *Vie de sainte Catherine*, affirment également qu'elle fut conduite au supplice hors de la porte de la cité d'Alexandrie. Et ne sait-on pas qu'étant suivie d'une moult grande foule d'hommes et de femmes, parmi lesquels les vierges et les nobles dames se lamentaient, elle leur dit : « Ô vous, excellentes dames, ô vous, nobles vierges, je vous demande que vous n'accompagniez point mon martyre de pleurs et de gémissements. Mais si aucune pitié de nature vous émeut à mon égard, et touche votre cœur de compassion et de merci, je vous en prie, réjouissez-vous plutôt avec moi, car je vois Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'appelle. Certes, voici Celui qui est la souveraine récompense des Saints, la beauté et la couronne des Vierges. Conservez donc pour vous ces lamentations et ces larmes que vous perdez vainement pour moi. Pleurez sur vous-mêmes, ou plutôt priez, afin que cette suprême journée, qui attend tous les mortels, ne vous surprenne pas en cette erreur de païennerie, pour laquelle vous verseriez des pleurs éternels. »

Dapper nous désigne également le sépulcre de saint Marc. Le corps de l'évangéliste en avait été enlevé depuis l'an 468 sous le règne de l'empereur Léon pour être transporté à Venise dans l'église sur l'emplacement de laquelle s'élève aujourd'hui la basilique qui porte son nom. Ce voyage fut d'ailleurs traversé de péripéties si émouvantes et l'occasion de si touchants miracles fidèlement transcrits dans la *Légende* que je vous engage à l'y lire pour votre édification. Vous pouvez pour la vérité historique vous en rapporter à Dapper, à Jean Mielot, à Jacques de Voragine et aux *Acta Sanctorum* des doctes Bollandistes.

PLANCHES VIII à XI. — Les planches VIII, IX, X et XI, dont les originaux appartiennent au dépôt des cartes de la Marine à Paris, témoignent d'un caractère tout différent. Voici enfin, rendue à ses traits véritables, la physionomie d'Alexandrie à la fin du ^{xvii}^e siècle et au commencement du ^{xviii}^e. Ce ne sont plus de maigres croquis ou de fantaisistes images dressés par des voyageurs inexpérimentés ou même d'après leurs souvenirs, mais le résultat des travaux sérieux de spécialistes qui opéraient sur place. Tandis que le premier en date, Razaud, ingénieur du Roi, prenait pour sommets de sa triangulation des points élevés à l'intérieur des terres, les autres semblent s'en être tenus aux monuments du rivage. La différence, la dissemblance des méthodes de travail adoptées a produit une inégalité de résultats. Ainsi l'île de Pharos, qui compte 1600 toises de longueur chez Razaud, n'atteint qu'à 1250 chez Massy, l'Heptastade respectivement 725 et 650 toises de longueur sur 200 environ de large. La toise valant 1 mètre 949, Pharos ayant 3000 mètres et l'Heptastade 1400 sur 500, les mesures données par Razaud se rapprochent davantage de la réalité. La carte de Christian Melchien coïnciderait plutôt avec celle d'Antoine Massy, bien que plus succinctement traitée. Celle de Massy, levée à la boussole, me semble des quatre la mieux orientée. Il est regrettable que la planche XI par Marquese de la Garde, si intéressante par les sondages exécutés dans le nouveau port, ne s'étende pas jusqu'au port Eunoste, dont il serait important de connaître les fonds en 1713, bien qu'ils nous aient été déjà partiellement donnés en 1699 par les sondages de Christian Melchien et d'une manière plus complète par ceux d'Antoine Massy qui, le premier, a signalé la passe du Boghaz avec des profondeurs à peu près identiques à celles que relèvera l'amiral Brueys en 1798 et que nous trouvons rapportées sur sa carte (voir la planche XIX).

Mais le nouveau port seul ouvert aux chrétiens pendant les ^{xvii}^e et ^{xviii}^e siècles a naturellement détourné à son profit l'attention des cartographes. Le Mascrier, publiant en 1735 une *Description de l'Égypte* composée sur les *Mémoires* de M. de Maillet, ancien consul de France au Kaire, assure que la défense faite par les Turcs aux Européens d'utiliser le port Eunoste était motivée par la raison que les appartements de leurs femmes étaient presque tous tournés de ce côté-là. Quoi qu'il en soit de cette raison, qui paraît assez spécieuse quand on songe que la direction de ces appartements n'était

pas inamovible, on ne peut que reconnaître la prudence des Turcs qui se méfiaient justement d'étrangers qui, pour ne parler que de la France, leur envoyaient, de 1687 à 1713, les ingénieurs et les pilotes chargés de dresser aussi exactement que possible les quatre relevés que nous voyons ici. Néanmoins l'interdiction de pénétrer dans le port Eunoste n'était pas si absolue que Christian Melchien et Antoine Massy n'aient réussi à relever quelques-uns de ses mouillages.

Sur les cartes de Razaud et de Massy figure pour la première fois l'expansion de la ville turque sur l'Heptastade. Il serait intéressant pour le Musée d'Alexandrie d'en obtenir une photographie à grande échelle, car elles méritent à tous points d'être connues.

L'importance de la carte de Razaud n'échappera à personne. Chaque détail noté par le scrupuleux ingénieur est à retenir et à considérer. Qu'on remarque, par exemple, près de la porte Rosette, ces habitations disposées en village qui n'ont été plus tard qu'esquissées par Pococke et négligées par Norden. Elles eussent cependant mérité de retenir l'attention du voyageur danois puisque, peu de jours après lui, elles allaient disparaître détruites par la guerre la première année et la dernière de l'occupation de la ville par les soldats de Bonaparte. Leurs ruines servirent à édifier les maisons que l'on voit situées au sud-ouest de celles-ci sur la planche XVII extraite de la *Description de l'Égypte*. Je doit ajouter que D'Anville aussi a relevé ce village, mais D'Anville a relevé tous les détails de Razaud, puisque, ainsi qu'on le verra plus tard, la carte de D'Anville, c'est Razaud qui l'a faite.

PLANCHES XII ET XIII. — Frédéric-Louis Norden, capitaine de la marine royale de Danemark, mort à Paris à 34 ans, est le premier voyageur européen chargé de mission qui ait, avant l'expédition de Bonaparte, parcouru l'Égypte dans le but d'en décrire et dessiner les monuments. Les planches XII et XIII, extraites de son grand ouvrage *Voyage d'Égypte et de Nubie* publié en français, à Copenhague, en deux volumes de 1752 à 1755, soit dix ans après sa mort, ne nous peuvent donner qu'une faible idée de l'abondance des matériaux qu'il rassembla. Le savant Templeman en donna une traduction anglaise en 1757. Mais l'édition de Copenhague, somptueusement imprimée, devint si recherchée des amateurs qu'elle atteignit un prix inabordable et que Louis-Mathieu Langlès, membre de l'Institut, eut

l'idée de la rééditer sous une forme plus modeste en y introduisant quelques corrections et des notes. Cette nouvelle édition parut chez Pierre Didot de 1795 à 1798, en trois volumes contenant la réduction des dessins originaux gravés par le célèbre Marc Tuschcr, de Nuremberg.

J'ai comparé les fonds relevés par Norden sur la planche XII avec ceux de la planche XI de Marquese de la Garde et les ai trouvés sensiblement pareils, ceux de Norden étant légèrement supérieurs. Il faut croire toutefois que l'état du nouveau port ne s'améliorait pas depuis 1713, puisqu'il écrit dans son *Journal* « qu'on est obligé de mettre de distance en distance des tonneaux vides sur les câbles afin qu'ils ne soient pas rongés par le fond qui est pierreux. Mais si cette précaution garantit les câbles, les vaisseaux ne laissent pas d'être toujours exposés aux risques de se perdre : l'ancre ne tenant pas si bien de cette façon, un gros vent détache aisément le vaisseau qui, se trouvant une fois à la dérive, périt dans le port même, parce qu'il n'a ni assez d'espace ni assez de profondeur pour faire tenir de nouveau ses ancres. Un vaisseau français se perdit de cette manière l'année qui précéda mon arrivée à Alexandrie. » C'était donc en 1736, Norden ayant débarqué en Égypte au mois de juin 1737, pour repartir vers la fin mai 1738.

Deux châteaux d'une mauvaise construction turque défendaient l'entrée de ce port. Celui qu'on appelait le Grand Pharillon portait une petite tour au sommet de laquelle on allumait chaque nuit une lanterne à la lumière avare et mal entretenue, dernier vestige du Grand Pharos dont il paraît avoir occupé l'emplacement. L'autre château, appelé Petit Pharillon, portait également une lanterne. On les voit figurer tous deux sur la planche XIII. Le petit château se rattachait à la terre ferme par un môle en maçonnerie formé de deux redans ; le grand château se rattachait à l'île également par un môle construit en briques et en pierres de taille bâties en voûtes sous lesquelles l'eau passait. Ce môle conservait dans ses ruines l'aspect d'un ancien ouvrage romain.

A l'intérieur de la vieille Alexandrie, dont les remparts s'effritent, Norden ne rencontre que quelques mosquées, quelques églises et cinq ou six citernes entourées de jardins. Tout n'est plus que décombres et poussière. Il visite les églises de sainte Catherine et de saint Marc indiquées sur sa carte, et qui n'ont rien, dit-il, de respectable que le nom d'églises qu'elles

portent. « Elles sont si obscures, si sales et si remplies de lampes, qu'on les prendrait plutôt pour des pagodes que pour des temples où le vrai Dieu est adoré. Elles sont desservies par des prêtres grecs et par des prêtres coptes. Dans l'église de sainte Catherine on montre avec grande vénération un morceau de colonne sur laquelle on prétend que cette sainte eut la tête coupée; et quelques taches rouges qu'on y fait remarquer sont, dit-on, des gouttes de son sang. »

Avec la même légèreté qu'on doit qualifier d'indécente, Norden parle de la nouvelle Alexandrie et des mœurs de ses habitants. Je n'en veux citer pour témoignage que le parallèle qu'il établit entre le Consul de France et celui des Anglais. « Il est d'usage parmi les Français d'Alexandrie de témoigner un respect extrême pour leur consul; afin même de le faire d'autant plus valoir dans l'esprit des Turcs et des autres nations, ils s'attachent à donner une haute idée de sa personne et à illustrer tellement sa naissance qu'il ne dépend pas d'eux qu'on ne le regarde comme sorti du sang royal. S'il fait, par hasard, un tour à Rosette, il porte pavillon blanc au mât de sa vergue; et quand il sort du port de même que quand il rentre il est salué d'une décharge générale du canon des vaisseaux français. Il demeure avec la plus grande partie de sa nation dans un vaste hôtel, où il a une église et un chapelain. Les autres Français habitent dans des maisons séparées. Il ne fait point de négoce, du moins à ce qu'il paraît, et il ne sort que très rarement, pour ne pas exposer sa personne et son caractère. Les airs qu'il se donne parmi les siens ne lui permettent pas de trop converser avec eux : ainsi il paye sa grandeur par une vie assez ennuyeuse pour un homme qui aimerait la société.

« Voyons comment agissent les Anglais : Il s'en faut de beaucoup qu'il y ait autant de choses à dire d'eux que des premiers. Ils n'ont à Alexandrie que deux marchands, dont l'un est le consul, qui dépend de celui du Kaire. Ils se tiennent tranquilles et se conduisent sans faire beaucoup de bruit. S'il s'agit d'entreprendre quelque affaire délicate, ils se mettent à l'écart et laissent aux Français l'honneur d'aplanir les difficultés. Quand il en résulte du bénéfice, ils y ont leur part, et si les affaires tournent mal, ils se garantissent du mieux qu'ils peuvent. Voilà tout ce qu'on peut dire des nations établies à Alexandrie. »

Quand on connaît la sympathie qui l'attachait à l'Angleterre, dont il

servit les escadres comme officier et qui le reçut membre de l'Académie des Sciences, à la France où il était allé se guérir et dont il adopta la langue, on ne peut trop admirer la liberté de cet esprit. D'ailleurs n'a-t-il pas dit lui-même à la fin de son testament : « Le tout est écrit à bonne intention et sans aucun embellissement. La vérité seule me guide. Je ne prétends pas que mes observations soient estimées au delà de leur juste valeur; j'ai fait de mon mieux. Je n'ai pas écrit une syllabe dont je ne sois entièrement convaincu. On peut m'en croire sur ma parole, et s'en reposer sur l'authenticité de mes dessins. » Tel semble bien le langage d'un homme de bonne foi. Tout au plus, pourra-t-on lui reprocher de n'avoir pas indiqué l'échelle de ses cartes.

PLANCHE XIV. — En même temps que Norden, Richard Pococke traversait l'Égypte, mais ces deux voyageurs ne s'y rencontrèrent pas. Pococke, l'auteur de la planche XIV, débarqua à Alexandrie le 29 septembre 1737 et y séjourna jusqu'au 24 octobre de la même année. Il était âgé de 33 ans, étant né à Southampton en 1704. Il mourut évêque de Meath frappé d'apoplexie en 1765. Sous le titre de *A description of the East and some other Countries*, il publia de retour dans sa patrie, à Londres, en 1743, le premier volume des observations de ses voyages à travers l'Égypte et l'Arabie. Un second volume divisé en deux parties parut en 1745, comprenant la Syrie, la Mésopotamie, l'Asie Mineure, Constantinople, les îles de l'Archipel, l'Italie et l'Allemagne. Le texte était accompagné de 179 cartes, qui ne figurent pas dans la traduction française donnée par J. P. Costard, libraire à Paris en 1772, en sept volumes in-12.

Les remarques de son *Journal* confirment celles de Norden : « La ville vieille est entièrement ruinée et l'on s'est servi de ses matériaux pour bâtir la nouvelle. A l'exception de quelques maisons qui sont à Rosette et des portes des bains, il n'y a que quelques mosquées et trois couvents dans la vieille ville. »

Les citernes attirent naturellement son attention : « De tous les monuments qui restent à Alexandrie, les plus extraordinaires sont les citernes qu'ils bâtissaient sous leurs maisons et qui étaient soutenues par deux ou trois étages d'arcades ou de colonnes pour recevoir l'eau du Nil qui s'y rendait par le canal, ainsi qu'on le pratique encore aujourd'hui ». Il nous

donne sur les murailles quelques précisions intéressantes : « Les murailles extérieures de la vieille ville sont bâties de pierres brutes et paraissent être fort anciennes; toutes les arches sont en plein cintre, et fort bien bâties. Elles sont défendues par des tours demi-circulaires de vingt pieds de diamètre et espacées d'environ 130 pieds; elles ont chacune un escalier pour monter aux créneaux dont le parapet est soutenu par des arcades. Les murailles intérieures sont plus fortes et plus hautes que les autres et défendues par de grosses tours extrêmement hautes. Les deux plus grosses sont sur le rivage, en tirant au nord-ouest vers la ville neuve. Celle qui est au nord servait autrefois de Douane et appartient aujourd'hui à l'Aga. L'autre qui est abandonnée est à trois étages et a des citernes au-dessous. »

D'après ce qu'on lui raconte et sur l'aspect des ruines qui l'émeuvent il situe, en dépit de Strabon, l'ancien Théâtre des Grecs au sommet de la colline Kom-Démas, où s'élève aujourd'hui la mosquée Nabi-Daniel, voisine de Kom el-Dick qui devait être l'ancien Paneum. L'endroit en est désigné sur la planche XIV par la lettre *i*, qu'on aura quelque peine à retrouver, car le mélange hétéroclite de majuscules et de minuscules romaines et grecques, mêlées aux chiffres dont il a orné sa légende, rend la recherche difficile. Par suite d'une opinion moins facilement acceptable, il place le Musée en *o* sur le rivage. Or si le quartier Béta ou du Bruchion, qui comprenait le Musée et le tiers de la ville, s'étendait de la rue Fouad I^{er} à la mer, nous avons maintes raisons de croire, après Mahmoud Pacha el-Falaki et le D^r Néroutsos Bey, que le Musée et le Sôma où reposait le corps d'Alexandre avoisinaient l'emplacement de l'ancien consulat de France et de la mosquée du prophète Daniel. D'ailleurs le lieu désigné par Pococke n'appartient pas même au Bruchion, mais bien plutôt au quartier appelé de la lettre Delta et qu'occupaient les Juifs au témoignage de Philon et de Flavius Josèphe. Je ne veux pas m'attarder à surprendre les autres erreurs inscrites sur sa carte. Il me suffira de noter la déformation du rivage et celle de l'enceinte de la cité qui paraissent avoir été relevés du haut d'un monticule placé au nord ou au midi, de sorte que les côtés de l'est et de l'ouest ont été démesurément allongés. *Errare humanum est*. Nous devons en tout cas reconnaître qu'il est le premier qui se soit hasardé à retracer quelques rues de l'ancienne Alexandrie. Il est vrai qu'à part la grande Voie canopique que coupait à angles droits une rue qui conduisait à la mer, toutes

les autres rues imaginées par le voyageur anglais ne correspondent à rien.

Son *Journal* restera néanmoins précieux aux érudits par la foule des observations qu'il y a rassemblées et par la confirmation qu'il apporte à la thèse émise par M. Jondet sur le glissement de l'île de Pharos : « La mer a gagné du côté occidental de l'île, et l'on voit encore sous l'eau les ruines de quelques citernes qui étaient taillées dans le roc ». Et quelques lignes plus loin, revenant sur la même idée : « La mer a gagné de tous côtés sur l'île de Pharos, excepté celui du midi ».

Pococke remonte le Nil de Rosette jusqu'au Kaire. Suivons-le un instant sur le fleuve. « Lorsque le vent est bon, les vaisseaux remontent aisément contre le courant, mais lorsqu'il est faible on les remorque avec une haussière, à moins qu'ils ne soient obligés de s'arrêter comme on le fait ordinairement tous les soirs lorsque le Nil est bas et qu'on craint d'échouer. Les passagers s'amuseaient pendant ce temps-là à raconter de longues histoires arabes, et si c'est pendant le jour, les bateliers jouent des farces.

« La navigation du Nil est extrêmement agréable. Le terrain qui est autour est très fertile; les villages sont entourés de palmiers qui forment comme autant de bosquets et qui, lorsque la campagne est inondée, ressemblent à des îles, comme ils le sont en effet. L'Égypte est dans la plus grande beauté dans le mois de décembre, qui est le milieu du printemps, et toute la campagne est couverte de fleurs et de verdure. » Il abandonna le Nil au village d'Hélé près de Fostat pour entrer au Kaire monté sur un âne, en compagnie du consul qui était à cheval, « n'y ayant, dit-il, que le consul qui puisse entrer à cheval dans la ville ». On pourra oublier, pour ces détails qui ne manquent pas de saveur, les contours de sa carte qui manquent de justesse.

PLANCHE XV. — Le même reproche ne s'adresse pas à D'Anville. La planche XV, extraite de ses *Mémoires sur l'Égypte*, frappera le lecteur par sa netteté et son exactitude. On voit qu'il a profité des défauts de ses prédécesseurs pour joindre à son ouvrage une carte digne de lui; c'est pourquoi il a choisi celle de Razaud, qu'il a fidèlement reproduite. Si l'on veut bien rapprocher la planche VIII de la planche XV, on constatera l'identité de ces deux cartes. J'ai déjà dit tout le bien que je pensais des travaux de Razaud et constate avec plaisir que soixante-dix-neuf ans après lui, Jean-

Baptiste Bourguignon d'Anville, premier géographe du Roi, pensionnaire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, adjoint géographe de l'Académie des Sciences, de la Société des Antiquaires de Londres, de l'Académie de Pétersbourg et secrétaire ordinaire de S. A. Seigneuriale Monseigneur le Duc d'Orléans, était déjà de mon avis. D'Anville mourut à 85 ans sans avoir pu découvrir le nom de ce Français dont il s'accuse dans ses *Mémoires* d'avoir reproduit l'ouvrage. Grâce à M. Jondet, nous le connaissons aujourd'hui : il s'appelait Razard.

La reconstitution de l'ancienne Alexandrie, placée par D'Anville au bas de sa planche, paraît avoir été dressée d'après les cartes du Père Sicard, missionnaire en Égypte en 1722, et de Pierre-Nicolas Bonamy. Cette dernière existe à la page 416 du 9^e volume des *Mémoires* de l'Académie paru en 1731. Il est regrettable de ne pas les voir dans l'*Atlas*. Cette reconstitution de D'Anville est d'ailleurs bien inférieure à la réputation de notre célèbre géographe. Il n'indique à l'intérieur de la ville qu'un seul monument, le Sérapéum, qu'il situe au bord de la mer, ce qui est malheureusement faux.

De ces considérations il restera acquis que D'Anville a publié sous la date de 1766 un plan d'Alexandrie relevé en réalité en 1687. Ce qui n'a pas empêché Rossel d'écrire dans sa *Biographie universelle* : « Les cartes d'Égypte pour lesquelles D'Anville a toujours témoigné une affection particulière ont donné à sa gloire le plus grand éclat dont elle pût être couronnée : leur exactitude a été également confirmée par les savants français qui, d'après les ordres de Bonaparte, ont été chargés de visiter le pays et d'en donner de nouvelles cartes. Les Anglais ont été forcés de rendre hommage à la supériorité de D'Anville, et le plus bel éloge qu'ils aient pu donner au major Rennel, le plus célèbre de leurs géographes, a été de le nommer le D'Anville de l'Angleterre. »

Ces éloges sembleront exagérés.

PLANCHE XVI. — Razard, qui doit être considéré comme l'auteur de la carte de D'Anville, doit l'être également de celle de Savary, car je retrouve sur ces trois cartes les mêmes erreurs reproduites et notamment l'orientation également erronée.

Claude-Étienne Savary, en utilisant la carte de D'Anville, l'augmenta, du

moins, du relevé des bancs de sable dont il constata la présence à la pointe occidentale de Ras el-Tine et le long du rivage du Gabbari depuis le port Kibôtos jusqu'aux bains de Cléopâtre, aujourd'hui quartier du Wardian. On sait que Savary, né en 1750, débarqua en Égypte en 1776 et y demeura trois années, qu'il consacra à l'étude de la religion et de la langue arabes et à l'observation des mœurs du pays. Ses remarques parurent en trois volumes sous forme de lettres en 1785 et furent réimprimées en 1798, dix ans après sa mort, survenue le 4 février 1788 des suites d'une maladie de foie contractée au cours de ses voyages. Même après les travaux de Corneille Le Bruyn, du Père Sicard, de Pococke, de Norden, de D'Anville, de Niebuhr, de Michaelis et de Bruce, et en dépit d'un style que Chateaubriand qualifia de pathos, les *Lettres* de Savary se lisent encore avec intérêt. Ce n'est que justice de reconnaître, avec l'auteur de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, « que la vérité manque plus à son style qu'à son récit », en un mot que l'écrivain a porté tort au voyageur.

On ne saurait, en effet, nier l'importance des changements qu'il a notés dans un laps de temps relativement très court. « Le Port Kibôtos, dit-il, est comblé. Le canal qui y conduisait les eaux du lac Maréotis a disparu. Ce lac lui-même, dont les bords étaient couverts de papyrus et de dattiers, ne subsiste plus parce que les Turcs ont négligé d'entretenir les canaux qui y portaient les eaux du Nil. Belon, observateur fidèle, qui voyageait en Égypte (il y a environ 250 ans), quelques années après la conquête des Ottomans, assure que de son temps le lac Maréotis n'était éloigné que d'une demi-lieue des murs d'Alexandrie, et qu'il était entouré de forêts de palmiers. Au moment où j'écris, les sables de la Libye en occupent la place. Le canal de Faoûé, le seul qui communique maintenant avec Alexandrie, et sans lequel cette ville ne pourrait subsister, puisqu'elle n'a pas une goutte d'eau douce, est à moitié rempli de limon et de sable. Sous l'empire des Romains, sous la domination même des Arabes, il était navigable toute l'année et servait au transport des marchandises. Il répandait la fécondité dans les plaines qu'il traversait. Ses bords étaient ombragés de palmiers, couverts de vignes, ornés de maisons de plaisance; de nos jours, l'eau n'y coule que vers la fin d'août et y reste à peine assez de temps pour remplir les citernes de la ville. Les campagnes, dont il entretenait l'abondance, sont désertes. Les bosquets, les jardins qui environnaient

Alexandrie, ont disparu avec l'eau qui les fertilisait. Hors des murs on aperçoit seulement quelques arbres clairsemés, des sycomores, des figuiers dont le fruit est délicieux, des dattiers, des câpriers et la soude qui tapisse des sables brûlants dont la vue est insupportable.» Trouvez-vous son style si mauvais?

En examinant la planche XVI on constatera que dès 1785 les trois portes de la ville sont désignées par le nom qu'elles ont conservé de nos jours, la Porte de Rosette, Bab-Sidra (autrefois Porte del Pepe) et la Porte de la Mer ou de la Marine, que nos fils confondront avec la porte n° 6. Auprès du port Kibôtos Savary a dessiné une quatrième porte, dont il a omis le nom, c'est la Porte de Gabbari. On remarquera aussi, en passant, que la Douane a peu varié de place, puisque les plus anciens voyageurs nous affirment qu'elle était installée depuis sa création dans la tour de la Porte de la Mer.

Savary quitta Alexandrie en versant des larmes sur ses colonnes renversées et la poussière de ses décombres, incapable d'associer le spectacle de sa misère au souvenir de sa grandeur passée. Plus philosophe, Volney y devait venir deux ans plus tard méditer sur ses ruines pour tracer de cette vieille terre un portrait immortel. Dix ans après Volney, débarquait Bonaparte.

PLANCHE XVII. — Voici, avec la planche XVII, la plus fidèle représentation et la plus détaillée qu'on ait, jusqu'à ce jour, tracée d'Alexandrie. Le nord, pour la première fois, exactement indiqué. D'un côté, la ville turque établie sur l'Heptastade et à l'abri de ses vieilles murailles qui, malgré l'opinion de Belon et de M. de Tott, ne sont plus celles d'Alexandre, l'Alexandrie des Arabes complètement en ruines telle que la dépeignent Norden, Savary et Volney et, trente ans plus tard, l'auteur des *Mémoires d'outre-tombe*, quand, promenant sur ce rivage un cœur tout gonflé d'amertume, il écrit : « Si j'avais été enchanté de l'Égypte, Alexandrie me sembla le lieu le plus triste et le plus désolé de la terre. Du haut de la terrasse de la maison du consul, je n'aperçois qu'une mer qui se brisait sur des côtes basses encore plus nues; des ports presque vides et le désert libyque s'enfonçant à l'horizon du midi; ce désert semblait, pour ainsi dire, accroître et prolonger la surface jaune et aplanie des flots; on aurait

cru voir une seule mer dont une moitié était agitée et bruyante, et dont l'autre moitié était immobile et silencieuse. Partout la nouvelle Alexandrie mêlant ses ruines aux ruines de l'Ancienne Cité, un Arabe galopant sur un âne au milieu des débris; quelques chiens maigres dévorant des carcasses de chameaux sur la grève, les pavillons des consuls européens flottant au-dessus de leurs demeures, et déployant, au milieu des tombeaux, des couleurs ennemies. tel était le spectacle. » Sur la planche XVII, au bord du rivage du port neuf, non loin de la Douane, figure cette maison du Consulat habitée par Chateaubriand, qui s'endormait et s'éveillait au bruit des flots, comparant leur murmure à celui des forêts américaines.

La position des murailles à laquelle je faisais allusion tout à l'heure n'a été clairement établie que par Gratien le Père, dont la planche XVIII porte le double tracé de l'ancienne enceinte de la ville et de l'enceinte moderne. Pococke, Niebuhr, D'Anville et Sonnini, s'appuyant sur les témoignages de Quinte-Curce, de Flavius Josèphe et de saint Épiphanè, avaient déjà soutenu que la superficie occupée par l'Alexandrie des Grecs devait s'étendre plus que celle limitée par les remparts existants. Il appartenait à Gratien le Père de fixer pour la première fois sur sa carte les murailles des Ptolémées, renversées par Amrou ibn el-Ass l'an 22 de l'Hégire, et les murailles des Arabes reconstruites 233 ans plus tard par Ahmed ibn Touloun, gouverneur de l'Égypte, qui réduisit de moitié l'étendue primitive. Dans son excellent guide sur Alexandrie, dressé pour la délectation des archéologues, le distingué conservateur du Musée gréco-romain, M. E. Breccia, attribue à Mahmoud el-Falaki le premier tracé de l'enceinte ptolémaïque, peu différent d'ailleurs de celui de Gratien le Père. Or le tracé de Mahmoud pacha el-Falaki date de 1866, celui de la *Description de l'Égypte* de 1798. Il y a là une petite rectification à faire, que je me permets de lui signaler. N'y aurait-il pas lieu, de même, de modifier dans l'élégant *Alexandrea ad Ægyptum*, dont les Myrrhinas en couleurs réjouissent les yeux, les noms des trois bibliothécaires de la Bibliothèque alexandrine? Je ne parle pas d'Ératosthène, ni de Zénodote d'Éphèse cités par Suidas dans son *Lexique historique*, mais de Callimaque, dont le savant Matter affirme que c'est sans fondement qu'on lui attribue cette qualité. Et en tout cas, ne conviendrait-il pas d'ajouter à ces noms, ceux d'Aristophane de Byzance, qui, selon Vitruve, succéda à Zénodote; d'Apollonius

de Rhodes, l'auteur des *Argonautiques*, qui, d'après Suidas, succéda à Eratosthène et reçut comme une récompense suprême l'honneur d'être placé à la tête de la bibliothèque; d'Aristonyme qui, toujours d'après Suidas, succéda à Apollonius; de Chérémon, dont le nom n'apparaît que deux siècles plus tard, et enfin de Dionysus, fils de Glaucus, qui vécut après Néron, cité également par Suidas, et que je crois le dernier bibliothécaire connu? On ne peut pas dire «que la tradition soit tout à fait muette» sur les successeurs des trois titulaires donnés par M. Breccia⁽¹⁾. Mais il faut reconnaître que même dans Matter que j'ai suivi, elle présente de nombreuses lacunes et peu de clarté. Par contre, la destinée des bibliothèques d'Alexandrie me semble fixée d'une manière bien simple que je résumerai en quelques lignes, cette question passionnante n'ayant pas encore été définitivement résolue.

Il y avait à Alexandrie deux bibliothèques : celle du Musée, qui comprenait environ quatre cent mille volumes, et celle du Sérapéum, qui en comptait trois cent mille (celle du Sérapéum était la filiale de l'autre). Les livres de cette époque renfermaient moins de choses que ceux de nos jours; ainsi nous savons que les *Métamorphoses* d'Ovide, qui ne forment aujourd'hui qu'un volume, en formaient dix-huit; l'*Histoire* de Polybe, quarante; les œuvres d'Homère, quarante-huit. Dans ces conditions, on peut facilement admettre le chiffre global de sept cent mille. César, en incendiant la flotte égyptienne, fut cause que le feu, se communiquant par les palais du rivage jusqu'au Muséum, anéantit la bibliothèque du Musée et le Musée lui-même. L'empereur Claude fit bâtir un second Musée, dans lequel les savants reprirent leurs travaux et où furent déposés les deux cent mille volumes que Marc Antoine donna à Cléopâtre pour réparer les pertes causées par César. Ces deux cent mille volumes provenaient de la bibliothèque que les Attales, rivaux des Lagides, avaient si jalousement réunis à Pergame. La seconde bibliothèque du Musée fut entièrement détruite avec tout le quartier du Bruchion en l'an 275 de notre ère, la dernière année

⁽¹⁾ Je tiens à rendre témoignage à M. Breccia que dans une nouvelle édition anglaise de son Guide qu'il prépare et dont il m'a communiqué les épreuves avant de connaître la présente étude, sa liste un peu sommaire des bibliothécaires alexandrins a été modifiée.

du règne d'Aurélien, au point qu'en 420, du temps de saint Jérôme, quelques ermites y méditaient dans la solitude. La bibliothèque du Sérapéum disparut en 391 sous la hache de Théophile et des fanatiques chrétiens, qui immolèrent avec les trésors dont ils avaient la garde les derniers défenseurs de Sérapis. Quand plus de quatre cents ans plus tard, Amrou s'empara d'Alexandrie, il ne put évidemment pas, en dépit de la stupide boutade qu'on lui prête, brûler des livres déjà brûlés avant lui. J'ai dit ailleurs que l'on doit aux Arabes la conservation des livres d'Aristote, que le moyen âge occidental jetait au feu. Il serait assez surprenant de les voir suivre en Espagne et en Égypte deux conduites si différentes. Pourquoi s'étonner outre mesure de l'invention mensongère d'Abou el-Farag, dont l'humble vérité n'aurait pas rencontré tant d'oreilles sympathiques? N'est-ce pas le Dr Botti, le créateur du Musée gréco-romain de notre ville, qui, en 1895, écrivait magnifiquement : « Que de légendes ont fleuri sur ce triste sol que les dieux ont abandonné depuis le jour où la populace d'Alexandrie traîna dans la boue le simulacre cryso-éléphantin d'Osiris ploutonien, œuvre de Braxyas; depuis le jour où, sous les coups des arrêts des empereurs byzantins, les derniers survivants de l'école d'Alexandrie s'acheminèrent vers la route de l'exil! ».

L'école d'Alexandrie ne mérite ni les louanges exagérées des uns, ni le mépris des autres. Si l'on ne peut nier qu'elle fut quelquefois dans la main de ses chefs politiques un instrument trop docile toujours prêt à l'apothéose du pouvoir, on doit reconnaître que plusieurs de ses savants usèrent de la liberté qui leur était acquise pour conseiller et censurer les princes dont la faveur les protégeait. Elle a attiré et réuni sous une égide commune tous les beaux esprits de son temps. Malgré les catastrophes où la plupart de leurs travaux sombrèrent, la poésie, la philologie, la rhétorique, la grammaire, la géographie, la zoologie, la botanique, l'histoire, les mathématiques, l'astronomie, la chirurgie et la médecine ont profité de leurs efforts et gardé jalousement leurs noms, et il est peu d'écoles dans l'histoire du genre humain qui aient légué à l'avenir une aussi brillante légion que celle de Callimaque, Théocrite, Aristophane, Euclide, Apollonius, Zénodote, Érasistrate, Aristarque, Ératosthène, Aristonyme, Apollodore, Ptolémée, Strabon, Hipparque, Eudoxe, Démétrius, Manéthon, Gallien, Ammonius, Plotin et Agatharchide. Ils furent, selon l'expression de

M. Ouvaroff⁽¹⁾, les héritiers de la civilisation ancienne et les précurseurs des lumières nouvelles : « Ils ont formé une éclatante époque dans les annales de l'esprit ».

« En traçant un parallèle, écrit Matter⁽²⁾, entre les siècles de l'école d'Alexandrie et ceux qui la suivirent, on ne peut que faire le panégyrique des premiers.

« En un mot, l'école d'Alexandrie offre le complément des études grecques ; sans elle, le monde classique des Grecs nous serait à peu près inconnu ; sans elle, le moyen âge, si pauvre de lui-même, eût été encore plus barbare ; sans les monuments grecs qu'elle a sauvés de la destruction, la restauration des lettres eût été plus difficile, plus lente, et nous manquerions peut-être encore des chefs-d'œuvre de la littérature moderne que provoquèrent les modèles de l'antiquité.

« Tous les âges doivent célébrer les Lagides d'avoir employé, pour soutenir les intérêts les plus précieux de l'homme, encore plus de trésors qu'ils n'en ont dissipé pour les fêtes et les pompes de la cour. »

Mais revenons à l'*Atlas*. C'est assez s'égarer dans le Temple des Muses. Au lieu de Temple, l'envieux Timon, qui n'en était pas, l'appelait la Volière. Il reconnaît toutefois que ses hôtes sont grands liseurs de bouquins. Grands liseurs de bouquins ? A travers l'épigramme on aperçoit l'éloge.

Des deux aiguilles de granit rose, dites de Cléopâtre, indiquées sur la carte XVII et qu'on croit avoir autrefois décoré le portique du Cesareum, l'une, restée debout et donnée à la Municipalité de New-York, orne depuis 1880 les pelouses du Central-Park ; l'autre, à moitié ensevelie dans le sable depuis le xiv^e siècle par suite d'un tremblement de terre, a été transportée en 1877 à Londres, sur les quais de la rive gauche de la Tamise qu'elle domine et où elle crève encore de mélancolie le cœur sensible du poète Logan Pearsall Smith, quand au spectacle des tours du Palais de Westminster, pénétré d'orgueil pour la Constitution et la Liberté britanniques, il se plaint « de sentir cet orgueil rabattu par l'aspect de l'Aiguille de Cléopâtre, et la pensée que cet obélisque verra sans doute la chute de l'Empire britannique comme il a vu la chute d'autres empires, et restera debout

⁽¹⁾ *Essai sur les Mystères d'Éleusis*. A Paris, de l'Imprimerie Royale, 1816 (3^e éd.).

⁽²⁾ *Essai historique sur l'École d'Alexandrie*. A Paris, chez F. G. Levrault, 1820.

pour proposer sa morale, vieille comme l'Égypte, aux hommes des antipodes qui musardent sur les ponts délabrés».

A côté des deux obélisques, je relève la Tour romaine pour la première fois mentionnée sur un plan, bien qu'antérieurement dessinée sur d'autres planches. Sans doute se confondait-elle avec la ligne des défenses arabes dont elle formait le bastion saillant à l'angle du nord-est. Construite par les Romains ou plus ancienne encore, elle supporta tant d'assauts livrés par les Grecs, les Byzantins, les Khalifes, les Vénitiens, les Francs, les Chypriotes, les Andalous, les Barbaresques, les Pirates et les Mamelouks, que lasse de trop de fortunes diverses, elle s'effondra dans la mer au temps de Mohamed Aly. Les nouveaux quais du Port Est en ont enseveli les derniers vestiges.

Le fort placé à l'angle sud-ouest de l'enceinte de la ville et qu'on appelait à cause de sa forme le Fort Triangulaire, disparut avant elle, puisqu'un incendie, occasionné par les poudres, le détruisit presque entièrement en 1801, sous l'occupation anglaise.

Au sud des Aiguilles de Cléopâtre figure une synagogue juive, et plus à l'est le cimetière des Juifs, conformément aux indications données par Flavius Josèphe dans son *Histoire de la Guerre des Juifs contre les Romains*, où il affirme que de son temps ce quartier, appelé « Delta », ne renfermait que des Juifs.

Je n'en finirais plus à m'étendre sur cette planche XVII. Néanmoins, je veux encore signaler au lecteur, à l'est de la ville, cette Mosquée des Septante ou des Mille colonnes, qui, hors d'usage en 1798, fut transformée par Bonaparte en parc d'artillerie. Les généraux ont quelquefois de ces délicatesses. Un vieil aqueduc aux arcades élevées, qui transportait les eaux du centre de la ville à la grosse tour du nord, fut également démoli au cours des nouvelles fortifications faites par les Français. On le voit sur cette carte pour la première et la dernière fois.

Cet embryon d'aqueduc pouvait bien être le dernier vestige de celui détruit par Jules César qui amenait les eaux de Pharos, en passant par l'Heptastade, la partie qui le rattachait au canal ayant déjà disparu.

A l'est de l'aqueduc on remarquera un monastère chrétien dans lequel on ne pouvait pénétrer qu'en escaladant d'abord les monticules de décombres qui l'entouraient. Le pavé du monastère remontait à une époque très

ancienne. Les religieux de Terre Sainte de l'ordre de la Propagande l'occupaient.

La mosquée Saint-Athanase, à 250 mètres du monastère, a remplacé l'église du même nom bâtie vers le milieu du iv^e siècle par le patriarche d'Alexandrie. C'est à l'intérieur de cette mosquée que se trouvait au milieu de la cour un sarcophage de brèche verte tout couvert d'hiéroglyphes, qui en faisaient un des monuments les plus curieux de l'antiquité égyptienne. Il ne pesait pas moins de six tonnes. Je crois qu'il se trouve actuellement au Musée de Londres. La mosquée Saint-Athanase s'appelle aujourd'hui Attarine.

Le Monastère grec à l'est de la mosquée Saint-Athanase était le siège du patriarcat copte d'Alexandrie.

Je ne puis quitter cette carte sans constater que l'arsenal de la Marine occupait à cette époque le même emplacement qu'aujourd'hui.

PLANCHE XVIII. — La planche XVIII, au fond du Port Eunoste ou du Bon Retour, ainsi dénommé parce que la rentrée au port en était plus facile que la sortie à cause de la difficulté qu'offraient les passes par les vents dominants, on trouvera le port Kibôtos ou de l'Arche qui avait été creusé à main d'homme. C'est dans ce port que débouchait le canal, et les fonds vaseux que l'on constate de nos jours en cet endroit en justifient l'emplacement contesté par le Dr Néroutsos et M. Breccia. Pourquoi ne pas admettre que, de l'embouchure du canal, le Kibôtos touchait à l'Heptastade?

Trois aqueducs souterrains reliaient le canal aux citernes de la ville. Il y avait encore en 1798 deux cent sept citernes en activité et plusieurs puits. Mais le canal lui-même n'était plus qu'un fossé boueux, à demi comblé par le limon du Nil et les poussières de la ville et des faubourgs, qui demeurerait à sec neuf mois sur douze. Il se jetait dans la mer par une dérivation souterraine formant un quatrième aqueduc. Si l'on s'en rapporte au mode de construction de ces ouvrages, on peut attribuer les quatre aqueducs souterrains de la ville aux Grecs et l'aqueduc central de l'Heptastade aux Romains, ces derniers ayant toujours préféré aux canaux établis sous la terre les grandes arcades apparentes aboutissant à un château. Il me semble logique de croire, avec Pline, qu'après avoir détruit la canalisation d'eau de Pharos, César la fit reconstruire.

Les vestiges d'un canal qu'on aperçoit à l'est de la Porte Canopique doivent se rapporter à l'ancien canal signalé par M. de Maillet dans sa quatrième lettre, qui, d'Alexandrie, suivait la côte à ciel ouvert jusqu'à Canope et Héraclée « jusqu'aux Biquiers », que nous appelons Aboukir.

On remarquera aussi le Cirque placé, sur l'interprétation du témoignage de Strabon, au sud de la colonne Dioclétienne non loin du Paneum consacré au dieu Pan.

Deux passes commandent l'entrée du Port Eunoste : la passe des djerme ou des barques, à la pointe de Ras el-Tine, et la Petite Passe, ou passe des corvettes, que prennent de nos jours les voiliers qui vont en Syrie.

PLANCHE XIX. — La planche XIX n'appartient pas à la *Description de l'Égypte*. Elle fut relevée sur les ordres de Bonaparte par les soins de l'amiral Brueys dès son arrivée à Alexandrie et adressée au Directoire avec la lettre suivante, qu'il m'a paru intéressant de reproduire :

« A bord du vaisseau l'*Orient*, en rade d'Abouqyr, le 21 messidor an VI (9 juillet 1798).

« Le 19 messidor, ayant été reconnu que les vaisseaux ne pouvaient pas entrer dans le port, à cause du peu de profondeur qu'il y a à l'entrée, je mis sous voile pour aller mouiller à la rade de Béquiers, avec treize vaisseaux et trois frégates.

« Cette position est la plus forte que nous puissions prendre dans une rade ouverte, où l'on ne peut pas s'approcher assez de terre pour y établir des batteries, et où deux escadres ennemies peuvent rester à la distance qui leur convient.

« Il est fâcheux qu'il n'y ait pas à Alexandrie un port où une escadre puisse entrer; mais le port vieux tant vanté est fermé par des récifs hors de l'eau et sous l'eau qui forment des passes fort étroites et entre lesquelles il n'y a que vingt-trois, vingt-cinq et cinquante pieds d'eau : la mer y est ordinairement élevée; d'où l'on voit qu'un vaisseau de 74 canons y serait fort exposé, d'autant qu'il serait brisé un quart d'heure après avoir touché. J'ai offert, pour satisfaire au désir du général en chef, dix mille francs au pilote du pays qui ferait entrer l'escadre; mais aucun n'a voulu se charger que d'un bâtiment qui tirerait au plus vingt pieds d'eau.

« J'espère cependant qu'on parviendra à trouver un passage dans lequel nos 74 pourront entrer; mais ce ne peut être que le fruit de beaucoup de peines et de soins; alors on pourra entrer sans beaucoup de danger. Le fond en dedans des récifs va en augmentant jusques à quinze brasses; mais la sortie sera toujours très longue et très difficile, et dès lors une escadre y serait très mal placée. »

En dehors des renseignements qu'elle donnait à la navigation, l'importance de cette lettre ne se peut contester quand on songe qu'elle fut écrite quelques jours avant la bataille navale d'Aboukir.

Brueys s'est attaché spécialement à relever les trois passes par lesquelles on pouvait tenter de pénétrer dans la rade du Vieux Port. Ces passes, au nombre de trois, comprenaient la passe de l'Ouest ou grande Passe actuelle, la passe du centre ou passe du Boghaz, et la petite passe ou passe des corvettes. La plus profonde et la plus praticable était celle du centre, ayant 5 à 6 brasses d'eau au minimum et la seule accessible à ses vaisseaux privés de leur batterie. Les deux autres passes, par leur fond de 3 à 4 brasses et leur direction sinueuse au milieu des récifs, en rendaient l'abord impossible. La quatrième passe, passe des djermes, accessible exclusivement aux chaloupes, et que nous avons signalée sur la planche précédente, ne figure pas sur celle-ci.

La difficulté de la sortie, qui obligeait des bâtiments mouillés au port d'attendre des mois entiers un vent favorable pour quitter la rade, retint Brueys d'y pénétrer. L'Histoire se souviendra qu'il n'eut connaissance du résultat des travaux de la commission chargée par ses soins de relever les passes du Vieux Port qu'alors qu'il l'avait déjà quitté, se trouvant à Aboukir depuis le 7 juillet au soir.

D'ailleurs il tenait à se réserver la liberté de ses mouvements, se défendant d'être pareil à ces vieux facres qu'on remise quand ils ne transportent plus de voyageurs.

Cette liberté, dont il entendait conserver la prérogative, eût été irrémédiablement compromise si, embouteillé dans la rade d'Alexandrie, il eût placé son escadre sous le canon des vaisseaux anglais manœuvrant en dehors de la ligne des récifs ou dans le Nouveau Port.

Il préféra lever l'ancre et mettre à la voile pour la baie d'Aboukir, où l'attendaient Nelson et la mort.

PLANCHE XX. — La planche XX est la reproduction du canevas trigonométrique qui servit à calculer les éléments du relevé d'Alexandrie et de ses environs. Une base de 663 m. 50 cent., mesurée par les ingénieurs Jomard, Bertre et Corabœuf entre l'enceinte de la ville et la colonne Pompée, permit l'établissement de cinq triangles qui déterminèrent les positions du Phare, du Pharillon et des points principaux et donnèrent notamment la distance entre les forts Crétin et Caffarelli. Tous les relevés partiels exécutés au graphomètre, à la boussole et à la planchette, après avoir été réunis et coordonnés entre eux, furent rattachés aux points du canevas trigonométrique par les ingénieurs des ponts et chaussées. On comprend aisément que personne avant eux n'eût les moyens d'atteindre à un semblable effort.

PLANCHE XXI. — On voit nettement les deux forts Caffarelli et Crétin sur la planche XXI, et légèrement vers le nord est la redoute de Cléopâtre élevée par l'expédition française à l'emplacement de l'ancienne gare de Ramleh.

Qu'Alexandrie apparaît, de l'Anse du Marabout à l'Anse d'Aboukir, située sur une étroite langue de terre au milieu de ses palmiers, de ses citernes et de ses ruines, le dos appuyé à ses lacs et les pieds dans la mer. Sur un si mince espace, que de générations ont passé, ne laissant sur le manteau du voyageur qui s'en va vers Canope que la poussière des siècles!

Au temps de Strabon, c'était surtout par le canal que les Alexandrins s'y rendaient pour célébrer les panégyries. La renommée de ces mystères remontait à une époque très antérieure à la fondation de la cité des Lagides, puisque Anacréon, six cents ans avant Jésus-Christ, avait, dans sa trente-huitième ode, déjà chanté « Canope aux nombreuses amours ».

Tout le long du voyage, sur le pont des felouques, des groupes d'hommes et de femmes dansaient librement au son de la flûte, sans aucune retenue. La nuit, les galères illuminaient de leurs feux les palmeraies bruisantes.

En sortant de la Porte Rosette on rencontrait d'abord Éléusis ou Éléusine, où certains faisaient escale et inauguraient les bacchanales dans des hôtelleries agréables.

Peu après Éléusis, bifurquait l'embranchement du canal qui menait à

Schédia et l'autre branche suivait alors à peu de distance le rivage de la mer en passant par Nicopolis, la Petite Taposiris et enfin Canope. Après Canope, le canal continuait jusqu'à Aboukir et aboutissait au cap Zéphyrium, sur la pointe duquel s'élevait un temple en l'honneur d'Aphrodite.

Il est certain que les mystères célébrés à Canope n'offraient rien de sévère ni de triste et attiraient de toutes parts une multitude de pèlerins que ni la licence ni la bonne chère n'effrayaient. Je vous défie bien, lecteur, d'en parcourir dans le petit ouvrage du regretté Père Faivre ⁽¹⁾ le délicieux tableau sans éprouver de leur disparition quelque obscur regret.

« Te souvient-il, dit Micyle au Cynique dans les *Dialogues* de Lucien, te souvient-il des mystères d'Éleusine? »

A Canope même la foule s'écrasait dans le temple de Sérapis où s'opéraient de merveilleuses guérisons; au temple d'Osiris s'organisaient les rites du dieu dont la barque sacrée descendait par le fleuve jusqu'au sanctuaire d'Héraclée. L'Égypte entière et ses symboles, la germination du blé, la fécondation céréale, présidaient à ces fêtes. Elles persistèrent jusqu'au iv^e siècle de notre ère et ne disparurent définitivement qu'au v^e, sous la fureur des chrétiens.

Au sud de Canope s'étend le lac Madieh, ou passage, qui prit son nom de la coupure faite par la mer dans la digue de pierres qui protégeait le lac contre les envahissements marins. Lorsqu'on s'en venait de Rosette par la côte, pour se rendre à Alexandrie, on pouvait franchir la passe soit par un bac attaché par une corde à chacune des rives, soit à cheval ou à mulet. Mais par les jours de mauvais temps le passage devenait impraticable, et il arrivait même que la digue se rompait. On devait alors prendre une barque et traverser le lac ou attendre le rétablissement de la digue. Les bandes de Bédouins pillards qui infestaient ces bords en rendaient le parcours hasardeux.

Une seconde digue de six à sept pieds d'épaisseur séparait le lac Madieh du canal qui alimentait d'eau douce Alexandrie. Cette digue fut ouverte par l'armée anglo-turque, le 13 avril 1801, aux eaux de la mer, qui se déversèrent avec impétuosité dans le lit desséché du lac Maréotis qu'elles

⁽¹⁾ Père J. FAIVRE, *Canope, Ménouthis, Aboukir*. Société Archéologique d'Alexandrie, 1917, traduit en anglais par le Dr Alex. Granville en 1918.

mirent soixante-six jours à remplir. Par cette mesure qu'imposaient les nécessités militaires, les Anglais mirent l'aile gauche de leur armée assiégeant Alexandrie à l'abri du péril d'être tournée.

La violence des courants pénétrant dans le lac Maréotis emporta la vieille digue indiquée sur la carte à l'ouest du canal, et les champs de trente à quarante villages se trouvèrent ensevelis.

Je ne sais pourquoi la planche XXI porte le 19 avril 1801 pour date de la coupure de la digue, d'autant plus que Gratien le Père, dans son *Mémoire sur les lacs et les déserts de la Basse-Égypte*, donne celle du 4 avril, également erronée. C'est celle du 13 avril qui doit être tenue pour exacte.

PLANCHE XXII. — La planche XXII, extraite des *Souvenirs du général Bertrand*, fixe le plan du débarquement de l'armée française à Alexandrie le 1^{er} juillet 1798. Les préparatifs en avaient commencé la veille, l'escadre étant arrivée le 29 juin, au coucher du soleil, en vue de la côte égyptienne. Nelson n'avait abandonné ses eaux que depuis vingt-quatre heures, se dirigeant vers Chypre, à la recherche de la flotte ennemie.

A cause de l'incertitude des fonds, les transports français mouillèrent à quatre kilomètres du cap Marabout sous la protection des treize vaisseaux de ligne ancrés quatre kilomètres plus au nord. Les troupes descendirent dans les chaloupes fortement ballottées par les vagues. C'était le soir du 30 juin. La nuit rapidement couvrait la mer et la presque escalabreuse. Seuls les flots éclairaient de leur écume la crête des brisants. Bonaparte ayant quitté le vaisseau amiral, l'*Orient*, à bord d'une galère maltaise, surveillait la manœuvre. A une heure du matin il se jeta dans un canot et accosta à la plage. On dit que, harassé de fatigue et brisé par les émotions de la traversée, il se roula dans son manteau et dormit deux heures sur le sable. A son réveil on comptait déjà 5000 hommes à terre, qu'il passa en revue. Puis, désireux de surprendre avant l'aube Alexandrie, les divisions Kléber, Bon et Menou, formées en trois colonnes, ayant Bonaparte à leur tête, sans chevaux et sans artillerie, marchèrent vers la ville. Elles arrivèrent au pied des remparts au lever du soleil. A peu près un millier de janissaires défendaient la vieille cité. Ils durent se replier après trois assauts, qui coûtèrent aux vainqueurs quarante morts et deux cent cinquante blessés.

L'après-midi, Bonaparte et son état-major pénétraient dans Alexandrie par la Porte Rosette, que le général Bon et sa brigade avaient rompue à coups de hache. Vers le soir, le calme était rétabli.

Tout le jour et le lendemain, dans l'anse du Marabout, sur la plage d'Ajamy, les grenadiers et leurs canons continuèrent de descendre.

PLANCHES XXIII ET XXIV. — Ces deux planches, placées par Louis Reybaud dans son *Histoire scientifique et militaire de l'Expédition française en Égypte*, ne sont que des réductions des cartes dressées par cette Expédition même. Elles ont été placées par l'auteur dans son ouvrage pour suivre les opérations militaires qui amenèrent le départ des Français.

Les ouvrages de défense construits par eux y sont relevés avec soin et il y a certains détails intéressants à noter. Ainsi sur la carte XXIII, des moulins figurent dans l'île de Pharos. J'ai souvent eu à soutenir des discussions sur les moulins. Ce n'est pas que j'aime les discussions, mais j'aime beaucoup les moulins à vent que les Arabes ont inventés. Et qui ne les aimerait comme moi, s'il les voyait chaque jour, sur les collines de Dékhéla dont ils sont les émousses, tendre vers le soleil leurs rameaux en lambeaux? Que j'en ai vu mourir sans secours espérable, quand le vent déchirait leurs claires tarlatanes! Mais la pitié des hommes va aux animaux; elle ne va ni aux hommes ni aux moulins. Parmi mes contradicteurs il n'en est pas de plus irréductible que M. de Herreros, le vice-président de la Société d'Archéologie alexandrine, qui prétend que les moulins peuvent mourir, ayant longtemps vécu; or les moulins, en Égypte, ne datent que de l'expédition de Bonaparte. A son arrivée, le pays ne possédait aucun moulin à eau et seul, l'unique moulin à vent que vous voyez indiqué par erreur, au pluriel, sur cette carte, dans l'île de Pharos, y avait été construit quelques années auparavant par un habitant de Rhodes; les autres vinrent après que les Français en eurent bâti deux, près du Kaire.

Les indigènes les plus pauvres employaient des meules à main, que leurs femmes tournaient; les autres, plus aisés, les faisaient tourner par leurs ânes. Je sais à Rosette, à Damiette et à Alexandrie des maisons dans la cour desquelles on voit encore l'emplacement des meules.

Sur la planche XXIV les moulins de la carte précédente se trouvent avec raison réduits à l'unité. De nombreuses batteries défendent le rivage

de l'île où le lazaret s'installe. On s'étonne un peu de retrouver ici l'enceinte des Arabes telle qu'on pourrait l'admettre, si l'on ne savait pas que certaines parties en furent abattues en 1798 lors de la prise de la ville. Les éditeurs ont négligé de mettre leur plan à jour. Par contre, on leur doit quelques changements peu heureux, comme celui de remplacer sur la planche XXIII le mot citerne par celui de puits, qui signifie tout autre chose.

PLANCHE XXV. — L'enceinte des Arabes me paraît bien plus fidèlement inscrite sur la planche XXV. On y voit aussi une ancienne ville indiquée dans Pharos.

Mais pas plus sur cette carte que sur les autres on ne trouve trace des ouvrages de protection dont Flavius Josèphe, au quatrième livre de son *Histoire de la Guerre des Juifs*, a écrit avec une netteté remarquable, sans confusion possible : « Pour défendre cette île de la violence de la mer on l'a environnée de quais dont les murs sont très épais ; mais lorsque la mer, dans sa fureur, s'irrite de plus en plus par cette opposition qu'elle rencontre, ses flots qui s'élèvent les uns sur les autres rétrécissent encore l'entrée du port et la rendent plus périlleuse ». Saint-Genis, qui ne cite qu'imparfaitement ce passage, a cru que Flavius Josèphe se méprenait. Néanmoins il admet que le fond sur lequel ces maçonneries reposaient a pu se trouver autrefois à la portée des constructeurs, auxquels il accorde d'ailleurs qu'ils connaissaient, pour fonder en mer, des méthodes aussi sûres que les nôtres. Dans ces conditions, j'incline à croire que les môles retrouvés par M. Jondet peuvent bien être les quais de défense signalés par l'historien juif, dont le témoignage me paraît important, encore que discutable.

Le plan de Chaussard a été dressé d'après celui levé par les ingénieurs civils et militaires de l'armée d'Orient que le traducteur de l'*Histoire des expéditions d'Alexandre* n'a modifié qu'en quelques parties. Il est regrettable que ses modifications ne se soient pas étendues à l'Heptastade, dont il adopte la même direction erronée. Par contre, il a faussé, en le rapprochant du littoral, l'emplacement du Sérapéum.

En dépit de la paucité des renseignements contrôlables que nous possédons sur l'Heptastade, nous savons par Strabon que cette digue, fondée par enrochements, protégeait un aqueduc qui reliait le continent à l'île de Pharos en se dirigeant vers sa partie occidentale, ne laissant seulement

que deux passages navigables du Grand Port dans l'Eunoste. Chaussard a cru, sur la foi de D'Anville, que l'Heptastade joignait l'île à l'occident de la Tour du Phare et non pas vers l'extrémité occidentale de l'île, D'Anville ayant prétendu que Strabon avait écrit par erreur *occidentale* au lieu d'*orientale*. De plus, nous savons aussi que deux châteaux fortifiés défendaient l'Heptastade à chacune de ses extrémités. Or lorsqu'on a voulu établir, il y a quelques années, les fondations de l'immeuble des Tribunaux mixtes, on a retrouvé, en creusant, les fondations de la forteresse qui fermait l'entrée de l'Heptastade du côté du continent. Si l'on admettait la thèse de D'Anville, l'Heptastade partirait de ce point pour aller se jeter dans les eaux du Grand Port, tandis qu'en s'en rapportant à Strabon, l'Heptastade suivrait parallèlement, à une centaine de mètres à l'ouest, la rue du Midan. Les recherches entreprises plus tard par Mahmoud pacha el-Falaki l'amènèrent à ce dernier résultat, qu'il a consigné sur son plan (planche XXXVII) en donnant à l'Heptastade la seule direction qui convienne.

Pour justifier son opinion, D'Anville consacra les pages 55 à 63 de ses *Mémoires* à de savantes dissertations qui concordaient à diminuer d'un cinquième la longueur du stade⁽¹⁾. Il en était arrivé à rétrécir tout Alexandrie. Je le regrette pour D'Anville.

PLANCHES XXVI ET XXVII. — Les deux planches XXVI et XXVII, extraites de l'excellent ouvrage que le capitaine Walsh consacra aux opérations militaires anglaises qui amenèrent le départ d'Égypte de l'armée de Bonaparte, serviront à suivre le détail de ces opérations. Dans son *Journal*, le capitaine Thomas Walsh a fait preuve d'une modération et d'une impartialité auxquelles on ne peut que rendre hommage. Une traduction française en parut, à Paris, en 1823, chez le libraire Collin de Plancy, précédée d'une introduction élogieuse pour l'auteur.

Il y a, dans l'*Atlas*, interversion probable des deux planches, le titre de la planche XXVI se rapportant à la planche XXVII et réciproquement. De

⁽¹⁾ D'Anville réduisit à 76 toises le stade olympique usité du temps de Strabon, qui en comptait 95. J'ai déjà dit que la toise valait 1 m. 949 mill. El-Falaki donne pour longueur du stade olympique 165 mètres, et pour longueur du stade romain 147 m. 95 cent. Le mille romain valait 10 stades.

plus, sur les deux titres, la date 1801 doit être substituée à 1802, le combat du lac Madieh ayant eu lieu le 13 mars 1801, celui du camp des Romains ou de Canope le 21 mars 1801 et la capitulation définitive d'Alexandrie, le 2 septembre de la même année.

Je ne retrouve pas ici, non plus, les planches du combat du 13 mars et celle du débarquement du major général Coote au cap Marabout.

Walsh nous apprend que le fort Marabout occupait la petite île voisine de la pointe du cap d'Ajamy et que, du milieu de cette île, s'élevait encore, en 1801, une belle tour carrée et blanche telle que l'a dessinée Vivant-Donon. Il affirme également que les Français réparèrent le piédestal de la colonne Pompée endommagé par quelques maraudeurs indigènes qui tentèrent de renverser la colonne coiffée par les soldats d'un bonnet phrygien, qu'un officier de la marine anglaise enleva au moyen d'un cerf-volant.

Le jugement du capitaine anglais sur les fortifications françaises mérite d'être retenu.

« Les forts Cafarelli et Crétin, qui de loin nous semblaient formidables, dit-il, ne répondirent pas à l'opinion que nous en avions conçue, lorsque nous les vîmes de plus près.

« Le principal ouvrage de défense était le phare, misérable édifice, qui communiquait avec la ville au moyen d'une caponnière formée par deux faibles murailles qui s'étendaient du Phare à la mer. Ce Phare était une tour carrée, peu élevée, entourée d'une double enceinte et d'un double fossé, de construction turque, remis en état par les Français. La meilleure défense du Phare consistait dans son artillerie vraiment formidable composée de belles pièces en bronze, venues de France, et coulées sous les règnes de Louis XIV et de Louis XV. Il contenait, en outre, un bon nombre de mortiers, et sur les faces du côté de la mer on avait disposé des fourneaux pour faire rougir les boulets. Plusieurs boulets en pierre, jadis en usage chez les Turcs, se trouvaient encore dans le fort. Tous les prisonniers qu'on nous avait faits depuis l'ouverture de la campagne y avaient été confinés et ne pouvaient pas se louer du traitement qu'ils y avaient reçu.

« La redoute de Cléopâtre et celle de Pompée étaient deux bons ouvrages, mais les autres fortifications ne signifiaient absolument rien. Elles ne consistaient qu'en ouvrages de campagne, ou en vieilles tours qui

s'écroulaient sous le poids de leur artillerie; ces ouvrages n'avaient été calculés que pour arrêter des Arabes ou d'autres troupes sans discipline.

«Alexandrie n'aurait pu tenir que dix à douze jours contre une attaque méthodique et bien dirigée.»

On sait que malgré l'incapacité du général Abdallah Menou, Alexandrie résista du 10 août au 2 septembre.

PLANCHE XXVIII. — Durant de nombreuses années la physionomie de la ville ne changea guère jusqu'au gouvernement de Mohamed Aly. Le relevé dressé par Henry Salt, en 1806, nous la présente telle que la quittèrent les Français en 1801. On aimerait voir figurer sur cette planche la légende explicative des lettres qu'on y trouve.

Une notice très intéressante sur Salt par le Dr Alexander Granville a paru dans le bulletin n° 16 de la Société Archéologique d'Alexandrie, accompagnée de son portrait et de la photographie de sa tombe.

Henry Salt naquit le 14 juin 1780 à Lichfield, dans le comté d'York, et mourut à 47 ans, le 29 octobre 1827, à Dessouk, sur la route d'Alexandrie au Caire. Sa vie fut celle d'un travailleur infatigable et d'un ardent voyageur qui, malgré les ennuis d'une santé défailante, réalisa de nobles travaux.

La planche XXVIII est extraite de l'ouvrage de Lord Valentia en 3 tomes in-4° publié à Londres, en 1809, avec un grand luxe de gravures et de plans. Henry Salt avait accompagné l'auteur dans ses voyages aux Indes et en Égypte en qualité de secrétaire et de dessinateur. Le texte du troisième volume de Lord Valentia relatif à l'Abyssinie, entièrement écrit de la main de Salt, attira l'attention de l'Europe savante sur son nom. En même temps que Lord Valentia, Salt fit paraître un album de grand format contenant vingt-quatre planches en couleurs des principaux sites et des monuments qu'il avait visités. Il fut alors chargé par la Grande-Bretagne d'une mission en Abyssinie. A son retour en Angleterre, il en publia la rédaction, qui parut en 1814 ornée d'illustrations et de cartes dans le même goût que les *Voyages* de Lord Valentia, dont le sien formait le complément. Un libraire parisien, Pierre-François Henry, donna la traduction française de ces divers voyages.

Le 8 décembre 1815, au moment de repartir pour Le Caire, où son

gouvernement lui décernait le titre et les fonctions de Consul général d'Angleterre, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de France le nomma son correspondant.

En Égypte, Salt sut rapidement se faire estimer des hommes qui l'approchèrent et il mérita la considération de Mohamed Aly, qui lui fit remettre, à l'occasion de son mariage, de superbes châles de Cachemire pour sa femme. Rappelons que c'est par son entremise que le Vice-Roi fit parvenir à l'amiral Sir Sidney Smith, comme un gage de son souvenir et de son amitié, la plaque d'or très précieuse trouvée dans les ruines de Canope, qui portait l'inscription grecque : « Le roi Ptolémée, fils de Ptolémée et d'Arsinoé, Dieux Adelphe, et la reine Bérénice, sa femme et sa sœur, ont consacré ce temple à Osiris ».

Parmi les renseignements que lui doivent la géographie et l'histoire, il ne faut pas oublier qu'Henry Salt, l'un des premiers, a proposé quelques heureuses explications des hiéroglyphes égyptiens et qu'il a établi, d'après les observations de Bankes, que sur le fronton du temple de Médinet-Abou le cartouche de Ptolémée avait remplacé celui des Pharaons antérieurs. Ces considérations servirent depuis à déterminer l'âge des anciens monuments égyptiens.

En 1824, il fit imprimer, à cinquante exemplaires, un poème *L'Égypte*, qui parut à Alexandrie. Je regrette bien que le Dr Granville, qui rapporte le fait, ne nous en ait pas donné quelques passages. *L'Annual Register* affirme qu'il laissa à sa mort une fortune de 200.000 talaris.

Des trois enfants nés de son mariage, une seule fille lui survécut, dont le nom est gravé sur son tombeau.

Son corps transporté à Alexandrie y fut enseveli en grande pompe par les siens. C'est là maintenant qu'il repose dans l'ancien cimetière anglais, au milieu des fleurs et de la ville qu'il aima.

Dans sa notice, l'excellent Dr Granville nous apprend que Salt ayant rencontré Giovanni Belzoni réduit à la pauvreté, le tira de la misère en lui confiant l'exécution de ses fouilles archéologiques. Je dois ajouter que Belzoni s'en montra peu reconnaissant et prétendit, dans la relation amère de ses voyages, avoir toujours travaillé seul et avec succès en dépit de la concurrence même de Salt, des tracasseries des brigands piémontais et turcs et de la haine dont il prétend que le poursuivait M. Drovetti,

consul de France, dans la maison duquel il avait été hospitalisé à son arrivée en Égypte. « M. Salt, dit-il, aurait eu la complaisance de rembourser tous les frais que j'avais eus pour ouvrir la pyramide; mais je le refusai positivement, ne trouvant pas juste qu'un autre payât les dépenses d'une entreprise à laquelle il n'avait pas eu la moindre part. » A la suite du récit des voyages de G. Belzoni, on lit avec intérêt les notes et observations de sa femme qu'il traînait après lui, déguisée en homme et nourrissant un curieux amour pour les caméléons.

Le Dr Granville évoque en même temps l'étonnante figure du capitaine génois Caviglia qui ayant déblayé le Sphinx de ses sables, s'empressa de l'en recouvrir et fit perdre ainsi tout le fruit de ses travaux. Le comte de Forbin, alors en Égypte, reconnut dans cette détermination toutes les marques d'une jalousie et d'un égoïsme inexcusables. Caviglia s'en défendit, plus tard, en prétendant qu'il avait voulu empêcher les femmes arabes de détruire le temple voisin du sphinx en y prélevant des amulettes. Sa sollicitude attentive veillait sur l'avenir. Il ne mérite pas celle du Dr Granville.

On remarquera sur cette carte XXVIII le terrain cédé à la Quarantaine dans l'île de Pharos, et déjà signalé sur la planche XXIV. L'usage n'en devint rigoureux que sous le règne de Mohamed Aly, qui doit être considéré comme le fondateur de cet établissement.

Donnons un adieu, avant de tourner la page, au vieux canal d'Alexandrie que nous voyons ici pour la dernière fois avant de disparaître, pour suivre, en 1819, un nouveau cours légèrement modifié sous le nom de canal Mahmoudieh. Il figure encore, en 1806, sous le nom de Calish. Est-ce sûr, après tout, que le dessinateur de la carte Vaticane l'ait confondu avec celui du Kaire? Peut-être dois-je des excuses à Comminelli de Maceriis? Ne serait-il pas plus sage de ma part de les lui faire avant qu'elles me soient imposées?

La naissance de ce canal est si obscure qu'elle se confond avec les premiers âges de Rhacôtis, quand seuls quelques pâtres peuplaient cette pauvre bourgade, en des temps si reculés que le nom de Rhacôtis même paraît incertain, les auteurs arabes l'appelant Raqôdah. Rhacôtis relevait alors du royaume de Marea, situé sur les bords du lac Maréotis, riches en vignes et en vergers.

La juridiction de ce royaume s'étendait du Saïs à la Cyrénaïque.

Il comprenait la région maritime d'Alexandrie et la contrée environnante jusqu'aux limites du pays. Un de ses plus anciens rois fut Sâ, fils de Misram qui bâtit une ville et lui donna son nom. La Basse-Égypte fut partagée en quatre-vingt-cinq nomes répartis en quatre cantons. Les trois frères de Sâ, Kobt, Ochmoûn et Atrib, régnaient sur le restant de l'Égypte.

Et il est rapporté dans l'*Abrégé des Merveilles* qu'« Alexandrie était une ville de cette nation; elle s'appelait Raqôûdah. On placa quinze nomes sous sa dépendance, on y installa les grands prêtres, et, dans ses temples, on dressa plus d'idoles d'or que dans aucun autre. Il y eut dans cette ville cent idoles d'or. » L'une d'elles représentait une jeune femme en train de sourire, et personne ne la regardait sans que ses chagrins ne cessassent aussitôt. Ces statues régaliennes étaient consacrées aux étoiles.

Je ne puis m'étendre davantage sur les premiers temps fabuleux. J'aurais souhaité écrire toute l'histoire des descendants de Sâ. Il y en eut un, Kalkan, qui par des enchantements magiques, pouvait parcourir les airs et s'asseoir au sommet de la pyramide occidentale. Les Coptes racontent même qu'il y resta si longtemps que d'autres princes s'emparèrent de ses États.

A mesure que des relations s'établirent avec les peuples voisins, les Égyptiens semblent avoir utilisé Rhacôtis ou Raqôûdah comme une marche douanière chargée de prélever un tribut sur les marchandises que les Rhodiens débarquaient à Pharos et qui par Rhacôtis pénétraient en Égypte.

Et cet état de choses persista, avec des fortunes diverses pour la vieille ancêtre alexandrine ruinée et reconstruite plusieurs fois, jusqu'au jour où le Macédonien l'éleva, selon Mas'ôûdi, « sur un bras du Nil. La plus grande partie du fleuve pénétrait dans ce canal et arrosait les campagnes d'Alexandrie et de Mariout. Le pays de Mariout, en particulier, était cultivé avec le plus grand soin et offrait une suite non interrompue de jardins jusqu'à Barkah dans le Mogreb. Les bâtiments qui descendaient le Nil arrivaient jusqu'aux marchés d'Alexandrie, dont les quais étaient formés de dalles et de blocs de marbre. Plus tard des éboulements ont bouché ce canal et empêché l'eau d'y entrer; d'autres obstacles encore n'ont pas permis, dit-on, de nettoyer le canal et de donner un libre cours à l'eau. Depuis lors les habitants boivent l'eau de puits, car ils sont à une journée environ du fleuve. »

Le voyageur venu pour notre joie de Bagdad, le bon Mas'oudi à la barbe blanche, l'incomparable écrivain des *Prairies d'Or*, nous donne, au neuvième chapitre de son livre, ce précieux document sur le canal d'Alexandrie au x^e siècle. Ce sont les paroles mêmes de Mas'oudi que Maqrizi a reproduites dans sa *Description topographique* et que tous les historiens ont citées après lui. Elles établissent le fait que, déjà à l'époque d'Alexandre, une communication avec le Nil existait.

Ce canal s'embranchait sur la bouche Canopique aux environs de Schédia à 25 kilomètres d'Alexandrie. Son cours, très sinueux, suivait le lac Maréotis. Aux approches d'Éleusine une dérivation bifurquait vers Canope. Il traversait Alexandrie par un aqueduc souterrain débouchant en aiguade dans le port Kibôtos.

En 1806 les ans n'avaient pas ajouté à sa gloire. Malgré divers recreusements tentés par les khalifes, nous le retrouvons dans la même condition déplorable que celle relatée par Mas'oudi.

Treize ans plus tard, il appartenait au Grand Mohamed Aly de le débarrasser définitivement de ses sables et de le rendre à la navigation en modifiant légèrement son cours vers l'embouchure. Le chiffre des ouvriers employés à cette réfection n'excéda jamais cent mille hommes, contrairement à l'opinion de M. Briggs, exprimée dans sa lettre à Sir Sydney Smith, qui portait ce chiffre à deux cent cinquante mille. Un témoin oculaire mieux renseigné affirme qu'un plus grand nombre que cent mille n'auraient pu sans confusion être répartis sur les douze lieues qui séparent Foua d'Alexandrie, et qu'avec les moyens de transport dont on disposait leur travail eût été sans fruit et leur subsistance impossible.

H. de Vaujany, renchérissant encore, a poussé le nombre des fellahs employés à plus de trois cent mille. Il fixe la longueur du canal à 78 kilomètres et sa largeur à 32 mètres. « En 1842, ajoute-t-il, une écluse construite à chaque extrémité du canal facilita la navigation; sept ans après, M. d'Arnaud bey installa à l'Atfeh les premières machines hydrauliques. »

Mohamed Aly appela le canal Mahmoudieh, du nom du sultan régnant Mahmoud, en hommage à son souverain. Une inscription de marbre placée près de la ville de Foua mentionne la date de son établissement et le nom du Vice-Roi dont il est l'ouvrage. Les frais s'élevèrent à près de 8 millions de francs.

Avec Mohamed Aly l'Égypte se réveille de son sommeil séculaire. Elle secoue pour toujours la cendre de ses tombeaux. L'ère des grandes entreprises commence, qui n'est pas encore achevée. M. Thédénat-Duvant, consul de France à Alexandrie en 1822, écrivait que, comme Périclès et Médicis se sont associés à la renommée des Praxitèle et des Michel-Ange, comme Mécène a partagé la gloire des Muses latines et s'est assis sur le Pinde à côté d'Horace et de Virgile, le Vice-Roi musulman, par la protection dont il a favorisé les arts et les sciences, par l'appui qu'il a donné au commerce et à l'agriculture, mérite de s'asseoir au fronton de l'Égypte nouvelle entouré de la reconnaissance de tous ses sujets.

L'histoire a ratifié ce jugement. Elle a placé Mohamed Aly parmi les hommes les plus remarquables que l'Orient ait produits.

PLANCHES XXIX ET XXX. — On lui doit la mise en état du port actuel, et sur son rivage la construction du nouveau phare et celle du palais de Ras el-Tine, la fondation de l'Arsenal, l'établissement de la Quarantaine et d'un Conseil de santé et la création de plusieurs hôpitaux.

La planche XXIX représente l'état des lieux ne possédant à cette époque, pour accostages, que deux appontements de bois, et la planche XXX le projet des nouveaux travaux relatifs à l'Arsenal, dressé par l'ingénieur français Lefébure de Cerisy, appelé par le Vice-Roi à la direction des travaux du port. A Lefébure de Cerisy revient l'honneur d'avoir le premier fait franchir à des vaisseaux de 74 construits en Égypte la passe du Boghaz, qui donna tant d'inquiétude à Brueys. Michaud notait à ce sujet dans sa *Correspondance d'Orient* : « Il n'y a pas un mois qu'on a lancé à la mer un vaisseau de quatre-vingts canons; tout cela tient de l'enchantement; aussi l'ingénieur qui dirige les travaux passe-t-il pour un magicien. Au dernier vaisseau qu'on a mis à la mer, les Arabes disaient que les anges tiraient le bâtiment avec des cordes invisibles; M. de Cerisy jouit du plus grand crédit auprès du Pacha, qui l'a laissé maître absolu de l'Arsenal. On y emploie douze ou quinze cents ouvriers, qui recoivent deux ou trois piastres par jour. »

Il faut lire dans Clot-Bey l'énumération détaillée des ouvrages exécutés par Cerisy, malgré la calomnie et les intrigues dont il fut l'objet. Sur une plage naguère sablonneuse et dénudée s'élevaient, au départ de cet

ingénieur, quatre cales en maçonnerie et leurs avant-cales pour vaisseaux de premier rang, trois cales pour frégates et bâtiments inférieurs, le tout parfaitement protégé au fond d'un bassin défendu contre l'action des vents et l'action de la mer. Des magasins, des ateliers, des hangars, un ponton de carénage, complétaient le tableau de ces installations. M. Mougel, ingénieur des ponts et chaussées, qui succéda à Lefébure de Cerisy, dirigea la construction du premier bassin de radoub.

PLANCHE XXXI. — Sur la planche XXXI, relevée en 1825 et mise à jour en 1833, le capitaine Smyth a omis de rapporter les dernières modifications du bassin de l'Arsenal terminé lors de la revision de son plan. J'ai lieu de croire que ces additions, qu'il prétend avoir faites, ne furent pas très importantes.

On appréciera surtout sur cette carte les deux vues placées à son sommet. Je regrette vivement pour ma part que M. Jondet n'ait pas introduit dans l'*Atlas* un plus grand nombre de ces vues, parfois si expressives et si ingénieusement vivantes, que leur grâce réjouit et repose les yeux du lecteur.

L'œuvre du capitaine Smyth méritait d'être signalée pour les sondages très précis exécutés dans les deux ports. Il est probable que son travail a servi de base aux opérations plus complètes de Le Saulnier de Vauhello.

PLANCHE XXXII. — Le capitaine de corvette Le Saulnier de Vauhello, plus minutieux que son prédécesseur, n'a pas négligé de relever le nouveau Phare, l'Arsenal de la Marine, le Bassin de carénage, le Palais de Mohamed Aly, l'entrée du Mahmoudieh, tous les récents travaux.

En mer, je lui sais gré de s'être inquiété des noms que portaient les récifs fermant la rade et de nous les avoir conservés. Alors que Smyth se contenta de les indiquer sommairement par les désignations génériques d'écueils, de rochers, etc., nous devons à Vauhello les noms d'Aboubakar, El Hout, El Dublan, Ikvan, El Kelb, El Kot, El Fara, El Garbi, dressés tels que des chiens cerbères à l'entrée du Vieux Port. Plusieurs ont de nos jours disparu, condamnés à porter le poids d'un brise-lames sur leurs épaules.

Les directions des passes sont pour la première fois balisées et indiquées

aux navigateurs par rapport au rivage. Je m'étonne néanmoins de constater que pour la passe des corvettes la direction à suivre étant « celle du cinquième moulin par l'angle nord-est de Mexi », je ne trouve sur la côte Mexienne aucun moulin. Je n'y vois qu'une tourelle et la partie élevée du Fort Mexi. En allant vers la ville il y a encore beaucoup d'autres forts. Il n'y a pas de moulin. Sur le rivage oriental, non loin du Pharillon, le lazaret de Pharos est transféré près d'un débarcadère.

Dans la rade même des sondages très serrés révèlent les meilleurs mouillages et la nature des fonds.

PLANCHE XXXIII. — Le lieutenant-colonel Napier a dressé un plan d'Alexandrie en 1841, en s'attachant surtout à la ville des Arabes. Il y commit la même erreur, que j'ai déjà signalée, en fixant à 1802, au lieu de 1801, la date de l'inondation du lac Maréotis. A part quelques retouches, son plan se rapproche étrangement de celui de 1798. Il reconnaît avoir utilisé les sondages de Smyth. Je ne connais pas ses *Mémoires*. S'ils ressemblent à sa carte, ils manquent d'originalité.

Il y eut pourtant des Napier célèbres. Un, entre autres, le vice-amiral Sir Charles-John Napier, dont plusieurs se souviennent.

PLANCHE XXXIV. — La planche XXXIV fait double emploi avec la planche XXXI du capitaine W. H. Smyth dont elle ne forme qu'un extrait. Une particularité à retenir : en H, les villas modernes qui naissent au cœur de la vieille cité.

PLANCHE XXXV. — On peut apprécier, *de visu*, sur cette carte, les heureux changements et les bénéfices que les institutions de Mohamed Aly apportèrent à la ville. La population passe sous son règne de 8.000 à 100.000 habitants. Les maisons couvrent l'île de Pharos, envahissent toute la largeur de l'isthme qui la relie au continent et, brisant l'enceinte nord des Arabes, se répandent au delà.

En 1849, à la mort du Vice-Roi, Alexandrie offre à peu près la physionomie fixée sur cette planche. Des rues larges régulièrement tracées, des jardins soigneusement entretenus sur des espaces hier en friche, qu'on nettoie de leurs décombres, l'enceinte ruinée nouvellement reconstruite, des allées plantées d'arbres qui vont jusqu'au Rond-Point, l'eau

du Canal généreusement distribuée, le Port ouest rendu au commerce, la sécurité assurée à tous, tels sont les avantages dont une administration intérieure aussi prudente qu'énergique a doté Alexandrie. L'élan est donné, qui ne s'arrêtera pas.

Les consulats s'installent, les hôtels s'ouvrent, les restaurants et les cafés. Charles Müller n'oublie ni le Théâtre, ni le Couvent des Lazaristes (qu'il confond avec celui des Jésuites, qui ne vinrent qu'en 1862), ni la maison des Saraffes. Non seulement la ville, mais les environs même, sont relevés avec un soin scrupuleux. La Quarantaine ne quittera plus le rivage de Chatby que pour être transférée au Mex, et les cimetières prennent déjà l'emplacement qu'ils occupent encore.

Enfin apparaît la ligne ferrée d'Alexandrie au Kaire, entreprise en 1854.

On reprochera à Müller d'avoir désigné Fort Crétin la redoute Cléopâtre et Gouvernement ce qu'il eût mieux valu appeler Gouvernorat.

Mais ce sont là vétilles dont on ne peut se soucier. Son travail demeurera pour cette époque un document très précieux.

« Les mœurs des villes vivantes sont plus curieuses à observer que les restes des cités mortes, écrivait à son père Gérard de Nerval, débarqué à Alexandrie au printemps de 1843. Les gens au milieu desquels nous vivons sont d'une douceur admirable. »

Gérard de Nerval rencontra au Kaire Gautier d'Arc, le consul de France qui devait conduire Nerval aux Pyramides, mais que la maladie obligea à revenir à Alexandrie, siège du consulat. « Nous avons donc perdu, continue Gérard, sa société et celle de sa maison, qui était fort agréable. Mais les connaissances que nous avons faites par lui et par nos lettres de recommandation nous restent et nous rendent encore le séjour de la ville intéressant. M. Perron, le directeur de l'École de Médecine, M. Linant, l'ingénieur en chef, et M. Lambert, le directeur de l'École militaire, nous ont comblés d'amitiés, nous invitant à des dîners, à des soirées et même à des spectacles, car il y a un spectacle où l'on n'est reçu que par lettres d'invitation. M. Linant est le seul de ces Messieurs qui ait une maison quasi orientale. Nous avons été étonnés, en allant en soirée chez lui, de rencontrer, outre sa dame, qui est Syrienne et vêtue à la mode de ce pays, quatre à cinq jeunes personnes blanches ou cuivrées, vêtues de costumes très brillants. Nous pensions d'abord qu'on nous avait introduits par

mégarde dans le sérail du maître de la maison, mais nous avons appris ensuite que c'étaient ses filles, et filles à marier. On peut dire qu'il y en a de toutes les couleurs.» Dans une autre lettre, Gérard parle aussi de M. Tardieu, administrateur de la ferme modèle du Pacha, et de M. Lubert. Il ajoute : « Je me suis aussi rencontré avec le fameux Clot-Bey ». C'est du même Clot-Bey connu par son ouvrage (voir planches XXIX et XXX) dont Flaubert dira plus tard : « Clot-Bey m'a l'air d'un excellent b..... dans toute la force du terme. C'est en Égypte qu'il faut venir pour l'apprécier. Ce qu'il a fait est énorme, je vous assure. »

On sait que Flaubert se trouvait à Alexandrie depuis le 15 novembre 1849. Malgré son humeur bougonne, l'Orient l'enchantait. « Je l'ai aperçu, écrit-il, dans une grande lumière d'argent fondue sur la mer.

« La mer, le ciel, tout était bleu. Le sérail du Pacha se détachait en blanc à l'horizon. En approchant de terre, du côté des catacombes et des bains de Cléopâtre, nous distinguâmes un homme à pied, avec deux chameaux qu'il poussait devant lui. Dans le port, quelques Arabes assis, jambes croisées sur les pierres, pêchaient à la ligne de l'air le plus pacifique du monde. Nous avons passé à l'arrière d'un petit brick portant écrit le nom de Saint-Malo et l'on a lâché les ancres. Toute une flottille de canots pleins de portefaix, de drogmans, de cawas des consuls, s'est ruée autour de nous; c'a été un bon charivari de paquets, de gueulades; on s'embarassait dans les longues pipes, dans les cordages, dans les turbans; on jetait les malles de par-dessus le bord dans les canots, le tout assaisonné de coups de trique sur les épaules des fellahs. »

Dès le soir de son arrivée, Flaubert descend la rue Franque derrière une procession aux flambeaux, on fêtait la circoncision d'un enfant. Dans les culs-de-sac, où les mesures de guingois s'enfonçaient dans des coins de mystère, les fanaux de résine jetaient leurs feux tremblants sur la foule bigarrée.

Le matin d'un autre jour, il déjeunait chez M. Gallis, l'ingénieur en chef, avec son ami Soliman pacha, et M. Linant dont il vante l'intelligence.

« Demain, dit-il, nous devons faire une partie sur l'eau avec plusieurs dames qui danseront au son du tarabouch, avec des crotales et leurs coiffures de piastres d'or. Avant-hier, nous fûmes chez une femme qui nous présenta à deux autres. L'appartement, délabré et percé à tous les vents, était éclairé par une veilleuse, on voyait un palmier par la fenêtre sans

carreaux, et les deux femmes turques avaient des vêtements de soie brochée d'or. C'est ici qu'on s'entend en contrastes, des choses splendides reluisent dans la poussière.»

Le soleil d'Alexandrie dissipait le brouillard de ses rodomontades. Mais la visite de la colonne Dioclétienne réveilla sa verve atrabilaire. « Un certain Thompson, de Sunderland, a sur la colonne Pompée écrit son nom en lettres de six pieds de haut. Cela se lit à un quart de lieue de distance. Il n'y a pas moyen de voir la colonne sans voir le nom de Thompson, et par conséquent sans penser à Thompson. Ce crétin s'est incorporé au monument et le perpétue avec lui. Que dis-je? Il l'écrase par la splendeur de ses lettres gigantesques. N'est-ce pas très fort de forcer les voyageurs futurs à penser à soi et à se souvenir de vous? Tous les imbéciles sont plus ou moins des Thompson de Sunderland. Combien, dans la vie, n'en rencontre-t-on pas à ses plus belles places et sur ses angles les plus purs? Et puis c'est qu'ils nous enfoncent toujours; ils sont si nombreux, ils sont si heureux, ils reviennent si souvent, ils ont si bonne santé. En voyage on en rencontre beaucoup, et déjà nous en avons dans notre souvenir une jolie collection, mais comme ils passent vite, ils amusent. Ce n'est pas comme dans la vie ordinaire, où ils finissent par vous rendre féroce.»

Quoi qu'il en soit, le désespoir s'empara de lui au moment de partir. Le 5 janvier 1850 il répondait à sa mère : « Tu me demandes si l'Orient est à la hauteur de ce que j'imaginai. A la hauteur, oui, et de plus il dépasse en largeur la supposition que j'en faisais. J'ai trouvé dessiné nettement ce qui pour moi était brumeux. Le fait a fait place au pressentiment, si bien que c'est souvent comme si je retrouvais tout à coup de vieux rêves oubliés. . .

« Adieu, mosquées; adieu, femmes voilées. Adieu, bons Turcs dans les cafés, qui tout en fumant vos chibouks vous curez les ongles des pieds avec les doigts de vos mains.

« Quand reverrai-je un palmier? Quand remonterai-je à dromadaire? »

Rentré, dès son retour, à Croisset, dans les brumes normandes, Flaubert, pour se consoler, écrivit *Salammbô*.

PLANCHE XXXVI. — On ne passera pas de la planche XXXV à la planche XXXVI sans être frappé du développement pris par la ville en dix an-

nées. Sa population de 100.000 habitants en 1854 atteint le chiffre de 250.000 en 1866.

Cette carte, l'une des plus importantes d'Alexandrie, relevée sur les ordres d'Ismail pacha par son astronome, Mahmoud pacha el-Falaki, avec tous les soins et la précision qui distinguent les travaux de ce savant, se trouve malheureusement réduite au point que la lecture de la légende en est rendue très difficile.

Dans le port Eunoste figure déjà le projet du Môle d'Abri et des nouveaux quais à grande profondeur que devait approuver, quatre ans plus tard, la Commission officielle du 27 avril 1869.

Les grandes artères que nous avons vues ébauchées dans la carte précédente traversent la vieille enceinte arabe dans sa totalité et atteignent jusqu'aux faubourgs.

De nombreux jardins naissent sur la rive orientale du Mahmoudieh. Dans les terrains du Gabbari, au milieu d'un site agréablement décoré de voluptueux ombrages, et non loin du palais de Saïd pacha, précédemment relevé par Müller, le premier champ de courses s'organise.

De toutes parts s'étend la campagne égyptienne flabellée de palmiers à travers laquelle, jusqu'à Ramleh, s'en va le chemin de fer.

Mais ce n'est réellement qu'avec la carte suivante que nous pourrions constater l'importance des découvertes d'El-Falaki.

PLANCHE XXXVII. — Cette reconstitution de l'antique cité d'Alexandre a été adoptée de nos jours, avec de très légères modifications, par la plupart des archéologues. Tous ont rendu hommage à l'esprit clairvoyant dont elle est animée. La forme de la ville évoque bien l'idée de la chlamyde macédonienne à laquelle les historiens l'ont comparée : une chlamyde de 30 stades de longueur sur une largeur de 10 stades. Les fouilles de Mahmoud pacha lui ont révélé l'existence de dix-huit rues principales pavées en dalles grises ou noires de 30 centimètres sur 50 avec une épaisseur de 20 centimètres, posées sur une couche de béton parfaitement damé. Ces dalles, de la même nature que les pierres de taille de la troisième pyramide de Ghizeh, proviennent des carrières d'Assouan ou des montagnes avoisinantes. Les parties de pavage ancien mises au jour ont permis d'établir le parallélisme de sept rues longitudinales coupées à angles droits par onze rues

transversales. La largeur des rues est de 7 mètres à part la Voie Canopique et la voie perpendiculaire aboutissant au cap Lochias, larges chacune de 14 mètres. La Voie Canopique est éloignée de 294 mètres de chacune des deux rues longitudinales voisines, et les autres rues longitudinales toutes équidistantes entre elles de 278 mètres. Les rues transversales sont équidistantes entre elles de 330 mètres. Indépendamment de ces dix-huit rues il y a encore, figurées sur le plan, cinq autres rues transversales intermédiaires éloignées les unes des autres de 110 et de 96 mètres. Toutes ces rues sont en ligne droite. Les pavages les mieux conservés gardaient, en certains points de l'axe de la chaussée, la trace d'un renflement central ainsi que celle d'un égout latéral destiné à l'évacuation des eaux.

Le tracé de l'enceinte de l'ancienne Alexandrie, qui suit sensiblement celui donné par Gratien le Père (voir planche XVIII), doit être tenu pour plus exact que celui de l'ingénieur français, car Mahmoud pacha el-Falaki réussit à retrouver par ses fouilles plusieurs tronçons importants des anciennes maçonneries de fondation. A l'enracinement du cap Lochias il a découvert, presque au niveau de l'eau, des massifs larges de 5 mètres construits en moellons rejointoyés par un mortier de chaux et de briques pilées. Les restes de ces murs se voyaient encore en 1872 de A en B sur une longueur de 300 mètres. De B jusqu'en G, sur une étendue de 2 kilomètres, les mêmes murs furent également découverts et les matériaux utilisés à de nouvelles constructions; d'autres fouilles lui révélèrent en divers points la présence des fondations du mur avec toujours la même largeur. Le tracé des remparts sur cette planche XXXVIII a été obtenu en rejoignant ces points.

Quant à la partie de l'enceinte qui longe la mer, du cap Lochias au port Eunoste, Mahmoud pacha l'a découverte à 2 ou 3 mètres au-dessous des eaux, en suivant, par un temps très calme, tous les détours dans une barque. Mahmoud pacha suppose que cette partie de l'enceinte a été construite « sous forme de quai pour la commodité des chargements et des déchargements des bateaux qui arrivaient dans le port jusqu'aux degrés du quai, comme le dit Strabon ».

Quoi qu'il en soit, il convient de retenir que c'est précisément à la profondeur de 2 m. 50 cent. que M. Jondet a retrouvé la digue extérieure de Pharos.

L'une des plus importantes innovations de cette planche est celle de l'emplacement assigné au Muséum et au Sôma, au centre de la ville, innovation unanimement approuvée aujourd'hui. On doit également à cet ingénieux astronome d'avoir, avec autant de sagesse, situé le Sérapéum au pied de la colonne Dioclétienne conformément au témoignage de Ruffin qui, habitant Alexandrie dans la seconde moitié du iv^e siècle, affirmait qu'on montait à cet édifice par un escalier de cent marches. On lui doit encore d'avoir déduit du silence de Strabon et d'Ammien Marcellin sur la colonne Pompée que cette colonne devait appartenir au Sérapéum, dont elle n'a pu être détachée qu'à la destruction du temple par Théophile.

Les raisons qu'il allègue pour justifier la présence du corps d'Alexandre le Grand dans le Sôma doivent inciter tous ceux que cette question intéresse à la lecture de son mémoire. Il place le Sôma non loin du Paneum, appelé de nos jours Kom el-Dick, à l'endroit du monticule Kom el-Démas formé des décombres d'anciens caveaux où se trouve aujourd'hui la mosquée Nabi Daniel, qui sert de sépulture aux membres de la famille sultannienne. Au-dessous de ces sépultures, Mahmoud pacha pénétra, un jour, dans des corridors souterrains qu'il ne put parcourir à cause de leur longueur. La richesse des matériaux employés aux maçonneries de la crypte « et bien d'autres indices » le confirmèrent dans l'idée que ces corridors devaient aboutir au tombeau d'Alexandre. Il se proposait de continuer ses investigations, lorsqu'un ordre supérieur prescrivit de murer toutes les issues. D'autres témoins, cités par M. Alexandre Max de Zogheb dans ses captivantes *Études*⁽¹⁾, sont venus appuyer l'opinion de Mahmoud pacha el-Falaki.

Longtemps encore, sous la colline Kom el-Démas, le conquérant macédonien, plus illustre par les villes qu'il a bâties que par celles qu'il a détruites, reposera embaumé dans son cercueil de verre, tel que le vit César, entouré des écrits sacrés des temples de l'Égypte que l'empereur Sévère fit enfermer avec lui, après que l'eut dépouillé de son sarcophage d'or le prince Cybiosactès, l'amant de Bérénice.

M. Alexandre de Zogheb a judicieusement établi que près de cette tombe en existait une autre aussi fameuse, celle de Cléopâtre ensevelie dans le

⁽¹⁾ *Études sur l'ancienne Alexandrie*, Ernest Leroux, éditeur, Paris 1909.

Sôma avec Marc Antoine. Les corps de tous les Lagides doivent, également, y dormir. Le promeneur de la rue Fouad I^{er} qui prend, en montant vers la gare, la rue de l'ancien consulat de France, se doute-t-il qu'il foule, en marchant, une terre riche de dépouilles chargées de tant d'éclat?

El-Falaki a indiqué à proximité du rivage le Théâtre qui servit de citadelle à César, et à l'extrémité d'une chaussée le Timonium où Marc Antoine vécut ses derniers jours. Par les vents du nord, quand la mer s'agite, on la voit quelquefois déferler, dans le Port Est, sur les derniers vestiges de ce temple et sur les brisants de l'île Antirrhodos. A l'est de cette île s'abritait le Port exclusivement réservé à l'usage des rois. Jules César avait établi son camp tout autour dans la plaine à l'ouest du Théâtre, à 1200 mètres au delà du cap Lochias, et sur les hauteurs qu'on voit au nord de la rue Canopique.

A l'extrémité de la pointe orientale de Pharos, El-Falaki, conformément à la tradition, a placé l'ancien Phare sur un flot de 200 mètres sur 230 mètres d'étendue relié à l'île par une digue maconnée. L'ouvrage de Sostrate s'élevait, selon Mas'ôûdi, sur un piédestal de verre en forme d'écrevisse bâti sur un rocher au milieu de la mer. La tour portait l'inscription « Sostrate, fils de Dexiphane de Cnide, aux Dieux Sauveurs, pour les navigateurs ».

Comme le nom de Ptolémée Philadelphie n'y figurait pas, le malicieux Lucien a prétendu que l'architecte avait caché l'inscription définitive sous un vernis provisoire qui portait le nom du Lagide. Mas'ôûdi affirme que le phare servait de sentinelle par le moyen du miroir qu'il portait à son sommet et qui permettait d'apercevoir les navires arrivant de Rome à une distance où la vue ne pouvait atteindre. « Sa hauteur, dit-il, dans *Le livre de l'Avertissement et de la Revision*, est aujourd'hui (année 332 de l'hégire) de 230 coudées environ; elle était anciennement à peu près de 400 coudées ⁽¹⁾.

« Il a été ruiné avec le temps et par l'effet successif des tremblements de terre et des pluies. L'édifice se compose de trois parties superposées. Jusqu'à une limite voisine de la moitié et plus haute que le tiers, il a un plan

⁽¹⁾ La coudée usitée pour la mesure des monuments valait 0 m. 450 mill., la coudée royale de l'ancienne Égypte 0 m. 525 mill., la coudée grecque 0 m. 463 mill., la coudée romaine 0 m. 444 mill. et la coudée des Arabes 0 m. 480 mill.

carré, et est bâti de pierres blanches. Cette partie a environ 110 coudées. Au-dessus, le plan devient octogone et les matériaux sont les briques et le plâtre, sur une hauteur de 60 et quelques coudées; tout autour est un espace où l'on peut circuler. La partie supérieure est arrondie. Ahmed, fils de Touloun, émir de Misr, d'Alexandrie et de Syrie, restaura une portion du phare, et il le surmonta d'un dôme en bois auquel on accédait par l'intérieur au moyen d'une pente en limaçon unie et sans gradins. Dans le côté oriental du phare est une tablette en plomb portant une inscription grecque; la hauteur de chaque caractère est d'une coudée et sa largeur est d'un empan; cette tablette est placée à environ 100 coudées au-dessus du sol. L'eau de la mer baigne la base de l'édifice. L'angle occidental exposé aux flots ayant été ruiné, fut rebâti par Abou'l Djeich Khomarouyeh fils d'Ahmed fils de Touloun. La distance entre le phare et la ville d'Alexandrie est aujourd'hui d'environ un mille.

« L'édifice s'élève à l'extrémité d'une langue de terre enserrée des deux côtés par la mer, à l'entrée du port d'Alexandrie. Il ne s'agit pas ici de l'ancien port, car l'ancien port est dans la vieille ville et les vaisseaux n'y font pas escale, à cause de son éloignement des quartiers fréquentés. »

Nous ne possédons pas de meilleure description du phare que celle donnée par Mas'oudi au x^e siècle. Il nous a laissé en même temps le témoignage qu'à cette époque le port Eunoste était abandonné.

Au III^e siècle de l'hégire, Ibn Khordadbeh, dans son *Livre des Routes et des Provinces*, a placé le phare d'Alexandrie parmi les quatre merveilles du monde, les trois autres étant : 1^o à Rome, un arbre miraculeux sur lequel une grive faisait pousser les olives en nombre suffisant pour les besoins de la saison; 2^o dans les pays des Adites, une statue de métal d'où jaillissait l'eau pendant les mois sacrés; et 3^o en Espagne, le cavalier de bronze, qui, le bras étendu, semblait dire du geste : « Derrière moi, il n'y a plus de routes frayées; quiconque s'aventure au delà, périra sous le dard des abeilles ».

Ces brillantes images attestent le prestige qui s'attachait au Phare.

PLANCHE XXXVIII. — Un réseau de triangulation de 80 kilomètres sur plus de 30 a servi de base à cette carte, dont les détails furent relevés à la planchette depuis Taposiris jusqu'à Canope. Les sommets des triangles ont

été rapportés à la méridienne qui passe par la Porte Rosette et à sa perpendiculaire.

Mahmoud pacha a déterminé sur cette planche les emplacements des villes et villages anciens qu'il a pu reconstituer. Ainsi on remarquera que Canope, au lieu de s'étendre entre la Petite Taposiris et Aboukir, ainsi que l'ont située Gratien le Père et le Père Faivre, s'éloigne légèrement vers l'est, entre le Cap Zephyrium et Kom Ahmar, sur un terrain actuellement recouvert par la mer.

Pour ingénieuse qu'elle soit, la solution proposée par El-Falaki ne reposant que sur l'interprétation des textes d'Étienne de Byzance et de Strabon, on ne peut, pour départir ces différentes hypothèses, s'en rapporter qu'aux fouilles futures que M. Breccia nous laisse espérer.

La planche XXXVIII comprend tous les environs d'Alexandrie jusqu'à Damanhour, identifiée avec l'ancienne Naucratis, la ville la plus commerçante de l'Égypte, qu'Hérodote visita cinq cents ans avant Jésus-Christ. Les Grecs y avaient élevé des autels à leurs dieux. Le plus renommé portait le nom de temple d'Hellénion. Des quatre quartiers qui forment Damanhour, le plus important s'appelle encore Naucratha.

Sur les confins occidentaux du lac Maréotis, des môles, des quais et des bassins détruits entourent les ruines de Maréa. Aïeule d'Alexandrie, la ville aux abondants vignobles jouissait d'un port lacustre conséquent. A l'époque romaine, dans l'une des nombreuses villas des bords du lac encadré de treilles, Horace y vint chanter les beaux yeux de Lydie. Maqrizi, même au xv^e siècle, parle d'un vin fameux, le vin Maréotique.

A 15 kilomètres à l'ouest de Maréa, Mahmoud pacha a placé Taposiris, dont le nom se retrouve dans celui d'Abousir que les Arabes lui ont donné. Au sommet d'une colline d'où l'œil embrasse un incomparable paysage oriental composé des vagues de la mer et des vagues des sables, on peut s'asseoir à l'ombre des derniers soubassements d'un temple d'Osiris. On a devant soi, un peu à gauche, la Tour des Arabes qui figure également sur la carte. Hermann Thiersch a prétendu que cette tour avait servi de phare et qu'elle n'était que la maquette du grand phare d'Alexandrie. Les alentours renferment de nombreux vestiges d'hypogées et d'habitations.

En remontant vers le nord, on arrive au promontoire Chersonèse que désigne de nos jours le nom de Marabout ou le nom d'Ajamy. La ligne du

chemin de fer s'arrêtait, non loin de là, au Mex, bifurquant vers le Mariout.

L'œuvre de Mahmoud pacha el-Falaki mériterait d'être mieux connue. Sa sagacité attentive s'est exercée avec bonheur à la reconstitution de la ville antique. Il a, le premier, s'appuyant sur des textes et le résultat de ses fouilles, identifié des emplacements ignorés. Le temps a confirmé la plupart de ses hypothèses, que quelques-uns, après lui, s'attribuèrent. Ce serait le moindre hommage à lui rendre que de rééditer son mémoire devenu introuvable.

PLANCHE XXXIX. — Placez-vous, en ouvrant cette carte, au bas de la rue Chérif pacha devant l'église anglaise. Descendez la place Mohamed Aly. Vous passez devant l'okelle Abro, la poste française, l'Hôtel Péninsulaire et Oriental, le consulat belge, l'okelle anglaise. Vous vous arrêtez à la rue transversale qui sépare cette okelle de sa voisine, l'okelle française, et, regardant à votre droite, vous voyez devant vous, non loin du rivage, l'Hôtel d'Angleterre. C'est là qu'en 1869, après une traversée orageuse à bord du *Mæris*, Théophile Gautier descendit. Je ne vous entraînerai pas à suivre les péripéties pittoresques de ce voyage historique que Gautier a relatées dans son livre *L'Orient*. Théophile Gautier venait en Égypte invité à l'inauguration du Canal de Suez parmi la multitude de personnages, hommes de lettres, savants, artistes de tous les pays, qui furent traités par le Khédive Ismail « avec une hospitalité et une magnificence dont il n'y a pas d'exemple dans l'histoire »⁽¹⁾. L'auteur du *Roman de la Momie*, que Baudelaire traitait de magicien de la langue française, ne justifia jamais mieux cette excessive louange que dans les pages colorées des rayons du soleil égyptien.

« Notre logement, écrivait-il à propos de l'Hôtel d'Angleterre, encadrait dans sa large fenêtre un grand morceau de mer et un pan du ciel où voligeaient les mouettes. Les vagues, dont le dernier pli venait se briser en écume sur les rochers au pied de l'hôtel, balançaient en ce moment quelques barques à voile dont la manœuvre nous amusait et nous consolait un peu de ne pouvoir courir la ville comme nos compagnons. Nous devions, le

⁽¹⁾ FERDINAND DE LESSEPS, *Souvenirs de quarante ans*, 2 vol. in-8°, Nouvelle revue, Paris 1887.

lendemain même à 9 heures du matin, prendre la voie ferrée pour le Kaire et nous avions besoin, pour réparer nos forces, d'un peu de repos sur un plancher moins mobile que celui du navire. Nous restâmes donc là, admirant le bleu glauque de la mer, assis dans notre fauteuil jusqu'à l'heure du dîner, qui fut servi dans une immense vérandah ornée de lataniers et de plantes tropicales aux larges feuilles, aérée par les brises de la rade, sur laquelle ses baies prenaient jour. »

Il n'y passa qu'une nuit. Le matin suivant il quitta sa chambre par le vaste escalier à la rampe peinte en vert et, montant dans une calèche, il se rendit à la gare du Kaire, alors à Gabbari, « par une nouvelle voie récemment ouverte à travers une forêt de dattiers, dont les racines, parfois mises à nu, s'accrochaient bizarrement aux talus de la tranchée ». C'était la rue Ibrahim, ou rue du Pont Neuf, à laquelle nous avons restitué son ancien nom de rue des Sœurs et dont une partie figure en pointillé sur la planche. Il emportait d'Alexandrie le sentiment que pour n'être pas tout à fait une ville orientale, elle en conservait le caractère plus que ne le disaient les étrangers.

Peut-être emportait-il encore ce plan annexé par Millie à son guide-indicateur.

Depuis 1868, que de changements survenus ! Où sont les cafés du Pélican et d'Athènes, les hôtels d'Amérique, de Pesth et Abbat, les okelles Dümricher, Gibara, Soliman bey et Anastasi ?

La vieille cité turque, les magasins de l'Arsenal, les ateliers et le bassin de carénage, le bureau de l'Administration supérieure (aujourd'hui Direction des Ports et Phares), le bureau des passeports et les bâtiments de l'Ancienne Douane sont ici avec précision indiqués, mais on aimerait voir, au delà de l'avenue de la Gare, au delà du Jardin Arménien, du boulevard Ramleh et de la rue Rosette, cette carte s'étendre.

PLANCHE XL. — Le projet des premiers travaux à exécuter dans le port Eunoste fut dressé par la Commission officielle du 27 avril 1869. Cette Commission présidée par Linant bey, Ministre des Travaux publics, comprenait en outre quatre ingénieurs égyptiens, trois anglais, un russe et six français.

Depuis l'abandon du Port Est aux fonds insuffisants, l'aménagement du

Port Ouest s'imposait. Dès 1862 un projet se rapportant surtout à la construction d'une nouvelle Douane avait été présenté par M. Lucowich. M. Linant avait également conçu un programme de travaux comprenant la construction de quais à grande profondeur abrités par un môle de protection dirigé de l'appontement du chemin de fer vers l'angle ouest du bassin de l'Arsenal. M. Stœcklin avait modifié ce dernier projet en enracinant le môle de protection à l'angle ouest du bassin de l'Arsenal pour le diriger vers l'appontement du chemin de fer, en y ajoutant la construction d'un petit môle pour protéger l'entrée du nouveau bassin. Dans une seconde solution moins restrictive, il indiqua d'éloigner la jetée d'abri à la pointe de Ras el-Tine en la dirigeant vers la côte. M. Cordier avait imaginé un projet plus onéreux en proposant de creuser dans le lac Maréotis tous les bassins désirables.

En décembre 1864, le projet Linant, repris en partie, était modifié par Sciamia bey, qui proposait en même temps l'amélioration des passes.

Tous ces projets avaient été abandonnés.

Le 16 juin 1868, une convention passée entre le Gouvernement égyptien d'une part et M. William Bruce Greenfield et C^{ie} de l'autre, confiait à cette dernière Maison l'exécution des travaux d'aménagement du Vieux Port. La commission officielle du 27 avril 1869 fixa le programme de ces travaux.

On les voit tracés en rouge sur la planche XL, dessinée par le capitaine Mansell, commandant le *Tartarus*. Tous les membres de la commission la signèrent.

Ces travaux comprenaient l'établissement de quais à grande profondeur et la création d'un nouveau bassin de carénage destiné aux navires de commerce, la construction d'un môle d'abri et celle d'un brise-lames.

Jusqu'à cette date les navires fréquentant le port d'Alexandrie n'opéraient le chargement et le déchargement de leurs marchandises qu'au moyen de chalands amarrés le long du bord, l'absence de quai ne permettant pas aux vaisseaux d'accoster au rivage.

PLANCHE XLI. — Linant bey établit le cahier des charges à imposer à l'entreprise Greenfield et dressa un plan détaillé des travaux arrêtés par la Commission officielle du 27 avril 1869. C'est ce plan que reproduit

partiellement la planche XLI, puisque nous n'y voyons pas figurer le brise-lames.

PLANCHE XLII. — En 1870 le môle d'abri et le grand brise-lames étaient commencés. Le môle d'abri figure déjà amorcé sur cette carte.

On appelait à cette époque quais de la douane, des appontements en bois ne permettant que l'accostage des mahonnes.

La première pierre des quais à grande profondeur ne devait être posée qu'un an plus tard, le 15 mai 1871, par le Khédive Ismail pacha.

PLANCHE XLIII. — La réception définitive des travaux eut lieu le 9 août 1880. Plusieurs changements survenus en cours d'exécution avaient modifié les résolutions primitives. L'un des plus heureux fut certainement la nouvelle direction donnée au môle d'abri vers le phare, qui permit l'élargissement de la surface d'eau du port intérieur, que la première solution restreignait étrangement. On voit sur cette planche XLIII le quai B formé des enrochements jetés dans la direction abandonnée.

La construction du grand brise-lames était terminée depuis 1874, celle du bassin de radoub définitivement écartée.

La nature du sol avait imposé d'autres modifications dans le profil des quais à grande profondeur, qu'on remplaça par une digue de moellons pourvue en avant d'appontements métalliques sur colonnes remplies de béton.

Les dépenses s'élevèrent à 75.284.600 francs. M. Du Port, ingénieur du gouvernement, dirigeait les travaux. On peut, en comparant cette planche avec la précédente, en saisir facilement l'importance.

PLANCHE XLIV. — Le 11 juillet 1882, à 7 heures précises du matin, l'amiral anglais Sir Seymour fit ouvrir le feu contre les forts égyptiens placés sur le rivage. Au cinquième coup de canon, les batteries des forts répondirent. Alors Alexandrie, le port, les cuirassés et l'horizon se couvrirent de fumée. On n'entendit plus que le courroux des chiens de bronze qui hurlaient au-dessus de la mer.

La veille, tous les navires de commerce, y compris le yacht du maréchal ottoman Derwish pacha, avaient quitté la rade. Les bateaux égyptiens *Mahroussa* et *Mohamed-Aly* avaient été remorqués dans l'arsenal. La flotte

française ne laissant que deux canonnières, le *Bisson* et l'*Hirondelle*, hors de portée du canon, s'était éloignée dans la nuit.

Dans la ville, à peu près déserte, occupée par l'armée égyptienne ne restaient que quelques Européens qui n'avaient pas voulu croire au bombardement ou que leur devoir empêchait de partir. Les autres s'étaient embarqués sur les vaisseaux.

Du haut du fort Napoléon, Arabi pacha assistait à la lutte.

Dès le début, les cuirassés *Alexandra*, *Sultan*, *Superb* et *Inflexible* avançaient vers le fort Ras el-Tine jusqu'à une distance de 1800 mètres environ. Ils manœuvrèrent ensuite vers le fort Pharos, sur lequel convergent leurs feux. Dans ce mouvement, le cuirassé *Téméraire* vient les appuyer. Derrière eux se tiennent les canonnières *Condor*, *Decoy*, *Bittern*, *Cygne* et *Beacon*. Le *Monarch*, l'*Invincible* et le *Pénélope* s'attaquaient au fort du Mex. Le pavillon de l'amiral flottait sur l'*Invincible*. Son yacht, le *Helicon*, qu'on a oublié sur la carte, prenait ses ordres et les transmettait aux autres unités.

Tandis que sous les obus anglais les forts égyptiens volaient en poussière, les projectiles égyptiens tombaient pour la plupart à mi-chemin des cuirassés, au milieu des flots qui rejaillissaient en siphon. Quelques-uns qui touchèrent les cuirassés en rebondirent comme des balles caoutchoutées.

Il faut entendre ici un témoin oculaire, M. Scotidis, attaché à la Légation hellénique :

« On devait admirer, dit-il, la bravoure et la fermeté des artilleurs égyptiens et en même temps plaindre ces victimes d'Arabi pour l'imprudence et l'audace qu'ils montraient en vain. La plupart des forts étaient sans parapets, les canons les plus importants renversés et entourés de centaines de cadavres. A travers l'épaisse fumée qu'un vent léger chassait quelques moments, ces braves soldats, qui auraient pu servir leur patrie en d'autres circonstances, apparaissaient comme des héros se défendant contre une attaque de géants.

« Après une heure, le bruit des canons diminua un peu. Les nuages de fumée qui couvraient l'horizon commencèrent peu à peu à se résoudre. Nous parvîmes alors à voir la flotte anglaise enveloppée de toute sa splendeur et les forts d'Alexandrie affreux et presque effondrés. C'était chose terrible de voir l'*Inflexible*, l'un des plus grands cuirassés d'Angleterre, qui, à demi plongé dans la mer au milieu de deux autres cuirassés devant

le fort de Ras el-Tine, apparaissait comme un monstre marin. Il était affreux d'entendre le bruit qui, provenant de la détonation de ses gigantesques canons, retentissait pendant deux minutes aux côtes d'Alexandrie, comme le fracas de la foudre; et surtout au moment où, par une étincelle électrique, tous les trois cuirassés vomirent en même temps leurs projectiles contre le fort de Ras el-Tine.

« Vers 8 heures, la poudrière de Marsa el-Kanat, qui était une batterie du Mex, fit une explosion terrible.

« Vers 9 heures, un grand combat avait lieu entre le fort de Pharos, d'un côté, et les cuirassés le *Superb*, l'*Alexandra* et le *Sultan*, de l'autre. Les Égyptiens continuaient à résister là avec une fermeté et une capacité admirables; quelques-uns de leurs boulets attaquèrent les cuirassés; et un obus dirigé adroitement contre l'*Alexandra* éclata sur elle, fit sauter la chambre du commandant et tua un officier et dix matelots. »

M. Scotidis s'étend ensuite sur la destruction du fort Marabout, qui commença vers 10 heures par le *Condor* sous les ordres de Lord Beresford. Deux heures après, le *Bittern*, le *Beacon*, le *Decoy*, venaient soutenir le *Condor*, et la destruction du fort était complète à 1 heure de l'après-midi. Au même moment sautait la poudrière de Silsileh, proche de Ras el-Tine.

Le feu diminua alors sensiblement d'intensité. Le fort Pharos tirait ses derniers coups. A 6 heures du soir le bombardement s'arrêta.

M. Scotidis ajoute : « Toutes les fortifications étaient anéanties, quatre cents canons égyptiens détruits et la plupart des artilleurs tués ». La flotte anglaise comptait une dizaine de morts et vingt-huit blessés seulement.

« Ce fut à ce résultat qu'aboutit l'imprudente politique d'Arabi. Mille Égyptiens étaient enterrés ce jour-là sous les ruines des forts, et leurs enfants maudiront pour toujours l'homme qui les sacrifia à son ambition et à sa vengeance ⁽¹⁾. »

La nuit fut calme. La ville s'endormit dans une dense obscurité, que traversaient de temps à autre les rapides pinceaux des projecteurs anglais.

Le lendemain, 12 juillet, le bombardement reprit très intermittent à 8 heures du matin, sans riposte de la part des assiégés. Il cessa définiti-

⁽¹⁾ SCOTIDIS, *L'Égypte contemporaine et Arabi pacha*, Paris, Marpon et Flammarion, 1888.

vement à 11 heures, le drapeau blanc ayant été hissé au mât du Ministère de la Marine.

L'après-midi, l'armée égyptienne se retira sur Kafr-Dawar, et Alexandrie fut livrée à l'incendie et au pillage.

Le 13 juillet, à 3 heures du soir, 200 marins anglais débarquèrent sous le commandement du capitaine Cambel, qui placa un détachement à la porte de Moharrem-Bey et un autre à la porte Rosette.

Quelques matelots américains, grecs et russes vinrent également protéger leur consulat.

Lord Beresford fut nommé préfet de police et la loi martiale établie. Puis progressivement, les troupes anglaises occupèrent la ville.

PLANCHE XLV. — Depuis le 14 juillet, bien que destitué par le Khédive, Arabi pacha, rebelle à son souverain, tenait Kafr-Dawar à la tête de son armée. On sait que cette rébellion se termina par l'anéantissement de l'armée dans les champs de Tell el-Kébir et qu'Arabi pacha n'échappa à la mort que par la clémence du vice-roi Tewfik.

Pour agir efficacement contre Arabi, les Anglais concentraient leurs forces à Ramleh. Dans le milieu du mois de juillet arriva de Chypre un premier corps de troupe. C'est près de Fleming que les bataillons campèrent. On voit sur cette carte, en rouge, les positions occupées. A l'ouest de la première défense, une grande redoute fut constituée sur le canal Mahmoudieh près du jardin Antoniadis, et l'on y placa quatre canons et quelques mitrailleuses. Les forts du Mex furent remis en état pour se défendre des excursions des Bédouins. Du côté de la mer il y avait la flotte. La protection d'Alexandrie était ainsi assurée, contre une attaque possible d'Arabi, par quatre mille hommes placés sous le commandement des majors généraux Sir Alison, Earl et Graham. On se borna de part et d'autre à quelques escarmouches jusqu'au 20 août, date à laquelle la concentration anglaise étant terminée, toute l'armée de Sir Garnet Wolsely se transporta, par mer, à Port-Saïd.

PLANCHE XLVI. — Il ne faut pas attribuer au bombardement l'incendie dont Ulisse Calvi a relevé les ravages. Les canons très précis de Sir Beauchamp Seymour démolirent les fortifications; les incendiaires brûlèrent

la ville. L'incendie allumé le 12 dura jusqu'au 21. Sans la répression énergique de Lord Beresford, toute Alexandrie eût été détruite. Le tribunal militaire anglais, installé en B au palais Tositza, jugeait immédiatement les malfaiteurs saisis sur le fait. La sentence rendue, on les fusillait, liés en A à un arbre de la place des Consuls, et on les enterrait au pied.

Le vendredi 14 juillet la cité offrait un spectacle lamentable. La rue Franque, la place Mohamed Aly, la rue Chérif pacha, la rue de la Poste italienne, la rue des Sœurs, la rue Attarine, étaient en flammes. Sur les trottoirs se répandaient les marchandises abandonnées par les voleurs. Les rares Européens demeurés sous le bombardement n'avaient échappé qu'en très petit nombre à la rapacité des pillards. Le courageux voyageur allemand Schweinfurth, réfugié, je crois, à l'okelle Abro marquée sur le plan par le chiffre 7, ne fut sauvé des assassins que grâce au dévouement de Zulficar pacha, le grand maître des cérémonies du palais du Khédive. M. Violetti, le rédacteur du *Phare d'Alexandrie* et le compagnon de Schweinfurth, périt massacré le lendemain à Kafr-Dawar.

Les marins anglais, aidés des matelots américains, des matelots grecs, des matelots allemands et russes, éteignirent l'incendie.

Le calme et les habitants revinrent peu à peu.

Par la volonté expresse du vice-roi Tewfick manifestée depuis le 7 août, toutes les victimes de ces déprédations, à quelque nationalité qu'elles appartenissent, furent indemnisées d'une manière équitable. La somme allouée atteignit le chiffre de 106.795.236 francs. Malgré toutes les précautions prises, quelques familles s'estimèrent lésées; d'autres, hélas! datent leur fortune de 1882.

PLANCHES XLVII ET XLVII bis. — Cinq ans après il ne restait rien de ces ravages. De nouveaux immeubles s'élevaient sur les ruines des anciens. La gare des voyageurs, jusqu'alors à Gabbari, avait été rapprochée du centre de la ville et transportée à l'emplacement qu'elle occupe aujourd'hui, ainsi qu'on peut le voir sur ce plan dressé par le Service de l'Inspection de l'Ouest, sous la direction du Tanzim.

Des immeubles de plus en plus nombreux envahissaient l'ancienne enceinte de la ville et en diminuaient les jardins. L'ordre revenu, les nouveaux

quais du port permettaient au commerce une expansion considérable. La cité se pare pour les jours à venir.

Les curieux de l'histoire pourront consulter avec fruit sur la planche XLVII *bis* l'agrandissement de la légende de la planche XLVII et suivre dans leurs variations successives les noms des mosquées, des églises, des synagogues et des rues.

PLANCHE XLVIII. — On a ajouté sur cette planche, extraite des cartes de l'Amirauté anglaise, la ligne des quais construits par les soins de la Municipalité de 1901 à 1904 et celle du brise-lames de 1913 à 1916.

En rapprochant les sondages de l'Amirauté exécutés en 1898 de ceux relevés par Marquese de la Garde en 1713 (voir planche XI), on constatera que, notamment vers le côté ouest à l'abri du fort Kait-Bey et vers la partie est à l'abri de l'épi que forme le cap Lochias, le port antique s'est considérablement ensablé.

PLANCHE XLIX. — De l'examen des planches XLIII et XLIX ressortent les améliorations apportées au port d'Alexandrie de 1880 à 1900.

En vingt années la largeur du môle à charbon a passé de 30 mètres à 90; le quai J a été prolongé d'un nouveau quai désigné ensuite par la lettre K; sur la côte de Gabbari, des accostages à faible profondeur, protégés par des digues de blocs naturels, permettent le déchargement des makhones; le réseau des voies ferrées s'étend; les magasins de la Douane se multiplient; une route charretière s'en va vers le Mex.

On aperçoit dans le bassin de carénage le dock flottant métallique muni de pompes d'épuisement. Ce dock, en usage depuis 1865, aurait déjà pu figurer sur la planche XLII.

En 1890 furent construits au Mex les deux phares-baliseurs de la passe du Boghaz. Leur allumage eut lieu en 1894. En même temps cette passe, dont les fonds ne dépassaient pas 23 pieds, fut approfondie à 30 pieds et sa direction rendue rectiligne. Sa largeur fut uniformément portée à 300 pieds.

M. Chevalier dirigea les travaux du port de 1893 à 1897. M. Henri Thuile, mon père, les dirigea de 1897 à 1900. Après sa mort, M. Gun, chargé de l'intérim, en céda la direction à M. Malaval en 1901. Les

attributions de ces différents ingénieurs étaient placées sous le contrôle de Sir George Morice pacha, Directeur général de 1879 à 1901.

PLANCHE L. — Ce plan d'Alexandrie, relevé par la Municipalité de 1892 à 1902, exigea dix années de travail et coûta plus de 13.000 livres égyptiennes.

On y remarquera cette courbe harmonieuse que dessinent du fort Kaït-Bey à Silsileh les nouveaux quais du Port Est. Leur construction, commencée en 1900 et achevée en 1904, occasionna à la ville une dépense de 367.694 livres égyptiennes. Peu de cités peuvent s'enorgueillir d'un panorama comparable à celui qu'offre à la rêverie du passant cette promenade enchantée, soit que le matin dispose ses mousselines sur la rade, soit que le soleil dore de tous ses feux l'étincellement de la mer libyque.

Au lieu de leur nom donné à une ruelle, c'est sur ce quai que les Ptolémées devraient avoir leur statue.

Comme on peut le constater par cette planche, les habitations ont maintenant de tous côtés débordé l'Heptastade. Elles couvrent l'enceinte arabe et atteignent jusqu'au canal. Les anciennes fortifications ont disparu. Sur leurs dernières ruines les enfants vont courir dans les parcs.

La vieille Alexandrie a dénoué sa ceinture.

PLANCHE LI. — Aucune planche ne représente mieux que celle-ci les capacités possibles du port. Du 1^{er} au 3 avril 1915, 137 navires de commerce et transports militaires, dont quelques-uns, tels que le *Minnewaska*, le *Californian*, *La Savoie* et *La Provence*, jaugeaient de 20.000 à 30.000 tonnes, accostèrent le long des quais ou s'abritèrent dans sa rade. Il faut ajouter à ce nombre 77 voiliers qu'on relégua en partie dans le voisinage de Ras el-Tine et en partie dans le coude nord-ouest du brise-lames extérieur.

Les noms des steamers, pour la plupart anglais ou français, figurent sur la carte doublement historique, puisqu'elle fixe l'instant de la plus haute activité du port d'Alexandrie et un moment plein d'angoisse de la lutte éternelle de la civilisation contre la barbarie.

PLANCHE LII. — Lorsqu'en 1912 M. Jondet publiait dans le bulletin n° 14 de la Société Archéologique d'Alexandrie la révélation de ses décou-

vertes d'anciens travaux submergés au nord de l'île de Pharos, il apportait des documents dont personne jusqu'à lui n'avait soupçonné l'existence. Une étude plus complète a formé en 1916 le tome IX des *Mémoires présentés à l'Institut Égyptien*.

Dans cette étude l'auteur se défendait de toute interprétation historique et exposait simplement des constatations précises. Il n'attachait à ses conclusions que la valeur d'une hypothèse.

Depuis, M. Raymond Weill, en 1919, dans le tome XVI du *Bulletin de l'Institut français d'archéologie orientale*, et M. C. Autran, dans ses *Phéniciens* parus en 1920, se sont accordés pour reconnaître dans ces maçonneries maritimes un port d'origine égéenne. M. Weill en place la construction entre 2000 et 1500 avant Jésus-Christ⁽¹⁾. Tout d'abord je dois dire que l'étude de M. Weill est très concise et que plusieurs de ses raisons motiveraient un examen plus considérable que celui que m'autorisent ces *Commentaires*.

Dans le livre de M. Autran il y a plus de lyrisme. Je ne me permettrai donc que quelques réflexions personnelles.

⁽¹⁾ M. A. Souleyre, dans une récente notice très documentée : *Les niveaux marins de la plaine de Bône*, parue en décembre 1921, ramène la création du port de Pharos entre le XII^e et le X^e siècle. Il en attribue la fondation à une puissance égéenne. Pour tentantes que soient les conclusions de ce savant ingénieur, j'ai le regret de ne pouvoir les partager. Ses observations sur le niveau de la Méditerranée sont d'autant plus à retenir qu'elles contredisent celles de Suess et de Cayeux. M. Souleyre admet un relèvement brusque des eaux « du niveau -2,50 de la Grèce au niveau +3 mètres à l'est de Pouzzoles ». Cette hauteur d'eau de 2 m. 50 cent. au-dessus d'ouvrages anciens submergés a été constatée à Leucade, à Amphissa, à Bône par M. Souleyre, à Gythion par Négris, en Crète par Spratt, à Pharos par M. Jondet et à Alexandrie par Mahmoud pacha el-Falaki. « De la Scandinavie à l'Afrique du Nord, écrit M. Souleyre, les faits s'accordent pour qu'on reconnaisse que le niveau de la mer n'a pas la stabilité qu'on lui a prêtée. » Mais n'y aurait-il pas lieu de rattacher les observations de M. A. Souleyre à la loi générale énoncée par De Launay dans son *Histoire de la Terre*? « Rythmique ou non, causé par une influence astronomique ou par de simples changements de structure (qui, en tout cas, sont sans cesse intervenus), le balancement des mers à la surface de nos continents est un fait incontestable et dont tous les sédiments étudiés par notre stratigraphie portent l'empreinte manifeste. » Je le crois, pour ma part.

Le silence unanime que tous les historiens auraient gardé sur l'existence d'un port considérable au nord de Pharos paraît en premier lieu inquiétant. Si la création de ce port pouvait se placer entre les années 2000 et 1500, comment se fait-il qu'Homère, « le survivant de l'époque Mycénienne » comme l'appelle M. Autran, n'en ait pas plus longuement parlé ? Les poèmes homériques ne datent que de cinq siècles après. Il me semble que si l'ouvrage même avait disparu, le souvenir en aurait au moins subsisté. On ne peut soutenir que l'allusion du Grand Ménélas, au chant IV de l'*Odyssée*, s'adressant à Télémaque et se plaignant d'avoir été retenu vingt jours entiers par les dieux, faute de vent nécessaire pour sortir de la rade de Pharos, puisse se rapporter à un port septentrional de l'île. Si le port avait été situé au nord de l'île, directement ouvert sur la pleine mer sans la contrainte de suivre des passes, la sortie n'en eut pas été si malaisée. Or nous savons que la sortie du port Eunoste en était beaucoup plus difficile que l'entrée. C'est à cause de cela qu'on l'appelait Eunoste ou « du bon retour ». Ce port Eunoste était placé à la pointe occidentale de l'île du côté du midi. D'ailleurs, il n'a jamais été employé qu'à cette époque. Tout de suite après la fondation d'Alexandrie il devient le Port Vieux, celui qu'on ne fréquente plus. Si le port Eunoste n'a pas été utilisé avant Homère et jusqu'à Alexandre, qu'on me dise à quelle époque il a jamais été utilisé.

On peut également déduire de Quinte-Curce une autre observation importante. Quinte-Curce nous dit qu'Alexandre, au retour du temple de Jupiter-Ammon, enchanté des oracles qui, selon Justin, avaient eu de si bonnes raisons de paraître favorables, conçut l'idée de fonder une grande ville à laquelle il voulait donner son nom. Après avoir examiné les lieux, il se décida pour l'île de Pharos. Ensuite, revenant sur son idée et craignant de ne pouvoir donner à sa ville toute l'extension désirable, il préféra s'en tenir à l'emplacement actuel et choisit tout l'espace compris entre le lac et la mer. On ne peut croire de la part du Macédonien à de telles hésitations qu'en admettant pour l'île de Pharos une tout autre étendue que celle d'aujourd'hui.

Or la superficie de l'île à cette époque, nous la connaissons exactement grâce à M. Jondet, qui a retrouvé sous l'eau les murs de protection dont Flavius Josèphe affirme qu'on l'entoura pour la défendre de la violence de la mer (voir précédemment planche XXV). Si vous regardez maintenant

la planche LII, vous comprendrez alors les tergiversations d'Alexandre.

Flavius Josèphe désigne nettement cette enceinte protectrice comme formée de murs de quai d'une épaisseur considérable. Ce qui l'a surtout frappé, c'est la violence de la mer en cet endroit. Il me semble en effet peu logique de supposer que les anciens se soient laissés aller à y construire un port dépourvu de toute défense naturelle et exposé sans palliatif à l'action de la mer et des vents. Si leurs méthodes de construction leur permettaient de fonder un port à l'endroit le plus exposé d'une côte, pourquoi alors choisir Pharos, où l'on pouvait justement s'abriter?

Je ne crois pas à l'existence d'un port au nord de l'île. Les avantages à en retirer ne le justifiaient pas. Et puis quels avantages? Celui des grands fonds de la fosse occidentale. Les hommes de ces temps n'en avaient pas besoin. M. Autran signale avec raison « la faible portée de leurs navires ». De plus, ces fonds n'existaient pas. M. Jondet explique la submersion des ouvrages de Pharos par le glissement des couches de sédiment de l'île sur un substratum rocheux solide. Je pense avec M. Weill qu'il convient d'ajouter à cette cause l'enfoncement général de toute la côte constaté à Chatby par M. Breccia, au nilomètre de Kom el-Gizeh par M. Daressy, aux nécropoles du littoral de Pharos et du Mex par M. Jondet lui-même. Les couches sédimentaires ne forment pas sur le substratum une égale épaisseur uniformément répartie. Quant au substratum, il présente une surface très variable dont les points bas, disposés en cuvettes, reçoivent forcément une plus grande épaisseur de dépôts meubles. Ce n'est qu'à l'heure du glissement que l'érosion de la mer se montre d'autant plus sensible que la couche de sédiment est plus épaisse.

On ne doit attribuer qu'à une plus grande désagrégation du matelas sablonneux les fonds plus prononcés de la fosse occidentale. Nulle part ailleurs l'immersion des maçonneries n'atteint une pareille profondeur d'eau. Si ces quais n'ont pas été tous construits sur le littoral de l'île, pourquoi faut-il que ce soit précisément au droit de la fosse occidentale que ces quais se sont le plus enfoncés? On en arrive à admettre que ces constructions ont reposé sur le rivage dont elles ont suivi la fortune. Si les fonds de cette fosse avaient existé au moment de la construction des quais, nous retrouverions aujourd'hui ces quais immergés à la même profondeur que les autres, puisqu'ils auraient originellement dû être établis inévitablement plus haut.

La différence de niveaux existerait dans la hauteur de construction des murs et non dans leur enfoncement.

L'examen de cette planche LIII impose à l'esprit une autre considération qui paraît encore plus frappante lorsqu'on a devant les yeux la carte complète de Pharos telle que M. Jondet l'a publiée dans son ouvrage. Il est en effet surprenant de constater que ces môles suivent fidèlement les contours de l'île qu'ils environnent. La disposition donnée à ces ouvrages convient certainement mieux aux murs de défense d'une côte qu'aux môles d'abri d'un port.

C'est pourquoi je laisserai sans les suivre MM. Weill et Autran remonter jusqu'aux Phéniciens ⁽¹⁾, jusqu'aux Crétois, jusqu'aux Cariens, jusqu'aux Mysiens, jusqu'aux Lydiens ⁽²⁾, jusqu'aux Lélèges ⁽³⁾ pour trouver les premiers organisateurs de ce port. Je ne me mêlerai pas de décider entre les Ha-Nebou ou les Haou lesquels furent les baladins ou les seigneurs de la Mer. Sous le masque de la Phénicie sémitique, que M. Autran dégage à son aise le pur visage de la Phénicie égéenne. Pour moi, Pharos n'a rien reçu des dons prestigieux dispensés sans mesure par les illustres navigateurs Kadmos et Phoinix partis de la côte syrienne. Cariens et Lyciens ⁽⁴⁾, Crétois et Pamphyliens ⁽⁵⁾, peuples errants de la mer aux siècles minoens,

⁽¹⁾ Hérodote rapporte, d'après les Perses, que les Phéniciens auraient ravi Io fille d'Inachos, roi d'Argos, attirée à leur bord par l'achat de quelques marchandises. Mais les Phéniciens prétendent qu'Io l'Argive «fut en la compagnie du maître du navire, et depuis se sentant grosse et craignant ses père et mère, de sa bonne volonté monta sur mer avec aucuns Phéniciens, pour que sa faute ne fut découverte». Hérodote n'entend pas disputer entre les deux versions.

Les Crétois, par représailles du rapt d'Io, enlevèrent de Tyr Europe, et de Colchos Médée. Tout Carien que soit Hérodote quand il parle de Crète, il l'appelle la patrie des voleurs.

⁽²⁾ Mysus et Lydus étaient frères de Carès. Le dernier roi des Lydiens de la branche de Lydus fut Candaule, de plaisante mémoire.

⁽³⁾ Les Lélèges, noms des premiers Cariens, obéissaient à Minos et lui fournissaient des navires armés.

⁽⁴⁾ Les Lyciens, appelés autrefois Termiles, sont originaires de Crète. Ils ont pris leur nom de Lycus fils de Pandion, Athénien.

⁽⁵⁾ Les Pamphyliens issus des Troyens suivirent sur les mers Amphilocus et Calchas.

la rancune de votre courroux légendaire poursuivra-t-elle jusqu'à Memphis l'infortuné Dédale? Vos âmes de héros vengeront-elles sur lui les larmes d'Ariane délaissée à Naxos? Au lieu de ces fureurs, que n'avez-vous retenu Phèdre?

« Dans le monde des empires antéhelléniques, conclut sagement M. Raymond Weill, la Crète tient assurément une place très centrale, mais peut-être pas aussi exclusivement que nous sommes portés à l'imaginer à l'heure actuelle. »

M. Jondet, au cours de son mémoire, exprimait clairement l'idée que la construction des digues submergées avait nécessité la mise en exploitation des carrières de Dékhela et du Mex et nécessité l'emploi d'une main-d'œuvre et d'un matériel que seuls les maîtres de l'Égypte avaient eu la possibilité de fournir.

Les blocs et les moellons qui constituent ces digues sont de même nature, c'est-à-dire de calcaire tendre, que ceux provenant des carrières du pays. Les matériaux employés ont été choisis de fort volume appareillés entre eux sans mortier. Dans les jetées d'entrée le massif paraît avoir été formé de deux murs bien distincts reliés par du sable. On conviendra que pour des ouvrages maritimes ce procédé semble au moins hasardeux. On trouvera d'ailleurs dans le mémoire de M. Jondet tous les renseignements désirables auxquels je ne puis que renvoyer le lecteur. Je signalerai en terminant l'analogie que l'on peut établir entre le dallage qui recouvre certains de ces murs et les tronçons de l'enceinte de la ville découverts sous l'eau par Mahmoud pacha el-Falaki (voir planche XXXVII), qui rapporte qu'ils étaient construits « sous forme de quai pour la commodité des chargements et des déchargements des bateaux ». De l'enfoncement identique de 2 m. 50 cent. d'eau relevé au-dessus des tronçons des quais d'enceinte de la ville et de 2 m. 50 cent. d'eau relevé par M. Jondet au-dessus de la plupart des jetées submergées, on en pourra déduire l'identité d'époque de construction.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre de M. Jondet restera au-dessus des attributions qu'on en peut faire. Il a le premier apporté les éléments permettant de reconstruire intégralement la topographie de l'île à l'arrivée d'Alexandre. Il a donné aux géologues des repères établissant le mouvement du sol dans un temps connu. Il est et demeurera le résurrecteur de Pharos.

PLANCHE LIII. — La planche LIII se subdivise en deux parties : la partie A comprend la ville et la côte occidentale; la partie B, la côte orientale.

Dans la partie A figurent tous les récents travaux du port exécutés de 1900 à 1917. Ces travaux sont nombreux. Ils ont amené une complète transformation de la physionomie de l'ancien port et de sa rade. Si les premiers trafiquants du port Eunoste revenaient, ils ne reconnaîtraient plus leurs mouillages.

Le brise-lames extérieur, prolongé de 600 mètres, et la nouvelle jetée de la Quarantaine, d'une longueur de 415 mètres, tout en rétrécissant l'entrée du port, lui ménagent une meilleure protection. Le môle d'abri, dont la largeur passe de 90 à 130 mètres, devient le bras principal du bassin à charbon comprenant sept accostages à grande profondeur. Des voies ferrées en desservent les terre-pleins, et six transbordeurs à vapeur venus d'Amérique assurent aux bateaux charbonniers un déchargement quotidien minimum de 350 tonnes par transbordeur.

Une cale de radoub en maçonnerie de béton d'une longueur de 158 mètres, creusée dans le rocher de Gabbari, permet de recevoir des navires de 7 mètres de tirant d'eau.

A l'ouest de la passe du Boghaz est aménagée une nouvelle passe d'une largeur de 100 mètres et de 10 m. 67 cent. de profondeur.

Le commerce des bois, déplacé de l'intérieur du port, se centralise entre la cale de radoub et la jetée de la Quarantaine. Neuf nouveaux accostages à 9 mètres de profondeur y sont affectés, ainsi que les terre-pleins en arrière de ces quais gagnés sur la mer par l'arasement de la colline d'Om-el-Koubbeh. Un brise-lames intérieur, construit en avant des quais à bois, les protège contre l'action des grosses mers.

A l'ouest de ce brise-lames, sur le désir du Service Quarantenaire, à l'enracinement de la jetée fermant le port, un bassin muni d'un quai reçoit les bâtiments chargés de bestiaux.

Le commerce des pétroles a également été éloigné de la ville et concentré à Gabbari, à l'est de la cale de radoub. Des quais à petite profondeur et deux appontements lui ont été affectés.

Dans le port intérieur les anciens môles J et K ont été élargis et pourvus de magasins, le bassin de l'Arsenal complètement transformé, et enfin

le môle énorme du quai E a été créé de toutes pièces et ses vastes terre-pleins conquis sur la mer.

Si l'on ajoute à ces divers ouvrages la construction d'un sémaphore à Kamarieh, celle de nombreux magasins pour la Douane, le pavage et le drainage des routes charretières le long des quais, le dragage des fonds sablonneux de la rade, le balisage des passes, l'extension du réseau des voies ferrées, on atteint un total de dépenses voisin de 3.000.000 de livres égyptiennes.

De 1901 à 1911 ces travaux ont été dirigés par M. B. Malaval, ingénieur des ponts et chaussées, qui a introduit dans la construction des quais à grande profondeur une méthode nouvelle très économique, qu'on lira, succinctement exposée, dans son volume sur le port d'Alexandrie⁽¹⁾. Le départ de M. Malaval n'a laissé en Égypte que d'affectueux regrets. Je désire qu'il en trouve ici le témoignage.

Depuis le 1^{er} juillet 1911, M. Jondet lui a succédé comme Ingénieur en Chef des Travaux maritimes d'Égypte et remplit jusqu'à ce jour cette tâche. On lui doit, en outre, la création du port de Suez⁽²⁾. Le contre-amiral Sir Massie Blomfield exerça les fonctions de directeur général de l'Administration des Ports et Phares de 1901 à 1908. Le contre-amiral H. R. Robinson lui succéda de 1908 à 1920. Depuis 1920, ces hautes fonctions sont remplies par Grogan pacha.

La partie B de la planche LIII s'étend jusqu'à Ramleh. On peut aisément se rendre compte de l'importance que cette côte a prise par les nombreuses villas qui la couvrent. L'été, les habitants du Kaire qui ne partent pas en Europe y viennent chercher un délassant refuge au bord de l'*Ouadj Ourit*.

PLANCHE LIV. — On distinguera, marqués à l'encre rouge sur ce plan, les projets conçus par M. Jondet pour l'amélioration du port. Ceux que cette question intéresse voudront bien s'en référer au *Projet d'amélioration* publié par cet ingénieur, en 1921, à la Société sultanieh de Géographie.

⁽¹⁾ B. MALAVAL et G. JONDET, *Le Port d'Alexandrie*, le Kaire, Imprimerie nationale, 1912.

⁽²⁾ GASTON JONDET, *Le Port de Suez*, le Kaire, Imprimerie de l'Institut français d'archéologie orientale, 1919.

*
* *

Telles sont, brièvement commentées, les 54 planches qui composent l'*Atlas d'Alexandrie*. J'aurais aimé y voir quelques cartes anciennes antérieures au xv^e siècle.

Plutarque, au premier livre de sa *Vie de Thésée*, nous affirme qu'il en existait, puisqu'il nous dit que les géographes qui décrivent la terre en figure ont accoutumé de supprimer aux extrémités de leurs cartes les régions qu'ils ne connaissent pas et d'en indiquer les motifs dans la marge.

Anaximandre, disciple de Thalès, dressa une carte générale de la terre. Ératosthène corrigea la carte d'Anaximandre et Hipparque corrigea celle d'Ératosthène. Cette carte a été reproduite par Gosselin dans sa *Géographie des Grecs analysée*. Ératosthène a fait dresser à Alexandrie d'autres cartes et des sphères armillaires.

La complaisance et le soin avec lesquels Strabon nous décrit ses voyages au cours des dix-sept livres de sa *Géographie* peuvent faire présumer que son ouvrage n'a pas paru sans des cartes, qu'il serait très important de retrouver.

La *Géographie* de Claude Ptolémée, enrichie sans doute des antiques trésors que le géographe Marius avait déposés à la Bibliothèque d'Alexandrie, trésors que Marius avait ravés à Tyr et qui étaient les relations des périple phéniciens, contenait des cartes qu'Agathodémon exécuta sous sa direction.

Une reconstitution de ces cartes, au nombre de 27, a été gravée par Gérard Mercator, à Cologne, en 1578 dans son fameux ouvrage *Tabulæ geographicæ ad mentem Ptolemæi restitutæ et emendatæ*. C'est la meilleure édition connue, dont toutes celles qui suivirent ne furent que des copies.

Quelle que soit la valeur de ces planches, celles d'Alexandrie figureraient avec honneur dans l'*Atlas historique*. On y devrait en même temps ajouter les cartes arabes d'Edrisi, le plus grand géographe du moyen âge.

Edrisi avait fabriqué pour le roi de Sicile Roger II une table ronde en argent, sur laquelle était gravé tout ce que l'on connaissait des diverses parties du monde. Le roi Roger donna à Edrisi un bourg en récompense,

Edrisi composa en même temps un traité de Géographie universellement estimé, qu'Amédée Jaubert a traduit en français et que pendant trois siècles et demi tous les cartographes de l'Europe n'ont fait que plagier.

Jean-Melchior Hartmann a remporté en 1791 le prix de l'Académie de Göttingue pour la publication de son ouvrage *Commentatio de geographica Africa Edrisiana*, qui constitue la meilleure description de l'Afrique tirée d'Edrisi. Peu d'études géographiques atteignent à la hauteur de celle-là.

Hartmann a découvert beaucoup de choses neuves sur la patrie et l'époque d'Edrisi, qu'il a heureusement su mettre en valeur. On ne doit plus séparer son nom de celui du géographe arabe.

«Edrisi, écrit un contemporain, établit le premier point de contact entre la géographie des Latins et la géographie des écoles musulmanes. Ptolémée n'a décrit qu'une partie du monde, mais Edrisi a décrit tout l'univers.»

On connaît également les cartes géographiques d'Abou-Zeïd el-Balkhî, qui forment principalement son livre *Les figures des Climats* composé en 921 et dont un exemplaire se trouve à Berlin.

La bibliothèque Bodléienne possède un précieux manuscrit de Mohammed el-Mazini qui, né à Grenade en 1080, s'en vint en Égypte en 1114 et rédigea une *Géographie* d'après ses voyages.

Zakariya el-Qazwini a composé en 1232 une Géographie historique contenant la description des «Monuments des contrées».

Yâqoût er-Roumî, qui résida longtemps à Alexandrie, nous a laissé un *Dictionnaire de géographie* qu'il acheva à Mossoul en 1224, mais je ne sais s'il contient des cartes.

On doit retrouver encore soit en Espagne, en Angleterre ou en Allemagne, bien d'autres cartes arabes que j'ignore. Il serait surprenant qu'il n'y en ait plus à Constantinople. Et au Caire, à el-Azhar?

Parmi les voyageurs venus en Égypte jusqu'au XVIII^e siècle, quelques cartes extraites de leurs récits auraient peut-être pu augmenter le nombre de celles reproduites par M. Jondet. Elles s'offrent aux addendas d'une seconde édition.

Je ne citerai que pour mémoire :

Benjamin de Tudela (navarrais), au XII^e siècle. En 1160 il écrivit en hébreu l'*Itinéraire* de ses voyages.

Une mauvaise version latine en fut faite par Arias Montanus en 1575. Baratier a traduit en français l'*Itinéraire* de Tudela en 1734 et y a ajouté de savantes dissertations et des notes.

Jean Hayton, prince arménien, Seigneur de Gorighos en Cilicie. Arrivé en Égypte en 1307, il est l'auteur de *De Tartaris*, ou *Histoires orientales*, qui renferme un grand nombre de faits curieux.

Jean de Mandeville, chevalier anglais, débarqué à Alexandrie en 1327. Son ouvrage parut en 1499 à Londres sous le titre *The Voiage and travaile of Sir John Mandeville Knight*.

Otto de Nyenhusen en 1332. On l'appelle encore Guillaume de Boldensele. C'était un moine allemand de l'ordre des Frères prêcheurs. Le récit de ses pérégrinations fut imprimé aux frais du cardinal de Talleyrand.

Léonard Frescobaldi passa par Alexandrie et se rendit au Kaire en 1384.

Jean d'Anglure en 1395. Descendant d'Oger Saladin d'Anglure. Il avait pris le nom de Saladin en souvenir du Khalife auquel il devait la liberté et la vie. Sa rançon fut de porter pour armes « d'or semé de grelots d'argent, soutenus de gueules », au lieu de celles qu'il portait, qui étaient « d'or à la croix ancrée de sable » et de donner le nom de Saladin à tous les aînés mâles qui descendraient de lui.

Au xv^e siècle :

Ghillebert de Lannoy en 1421.

Pero Tafur (castillan), en 1436, sur lequel, dans une spirituelle conférence, M. de Herreros nous a révélé de si amusants détails.

Jean de Village, en 1447, vint apporter au Soudan d'Égypte les présents de Jacques Cœur.

Bernard de Breydenbach, doyen de la cathédrale de Mayence, arriva en 1483 accompagné du comte de Solms, qui mourut à Alexandrie, et de Félix Faber, qui publia un journal de ses observations.

Georges Lengherand, de Mons, en 1485.

Le chevalier Arnold de Harff, de Cologne, en 1496.

Au xvi^e siècle :

Pietro Martire d'Anghiera, milanais, chargé en 1501 d'une mission de son gouvernement auprès du Soudan.

Vincent Leblanc, marseillais, débarque en 1567 à Alexandrie. En

1583 il épouse l'une des plus terribles femmes du monde telle que pour la fuir il se remet à voyager.

Ses *Aventures*, dont Bergeron avait entrepris la publication, parurent à Paris en 1649 sous le titre : *Les Voyages fameux du sieur Vincent Leblanc, Marseillais, qu'il a faits depuis l'âge de douze ans jusques à soixante.*

De Villamont, angevin, visita le Kaire et Alexandrie en 1589 et publia en 1596, à Paris, les *Voyages du sieur de Villamont en Europe, Asie et Afrique.*

Au xvii^e siècle :

Le poète anglais George Sandys, arrivé à Alexandrie en 1610. Son ouvrage, enrichi de cartes finement gravées, parut à Londres sous le titre *Sandys travels containing an history of the original and present state of the Turkish Empire. The former flourishing and present state of Alexandria.* L'écriture de cette relation paraît particulièrement agréable et les observations de Sandys toujours intéressantes.

Pietro della Valle visita l'Égypte en 1614. Il appartenait à une noble famille romaine. Ses aventures et ses amours avec les belles Maani et Mariuccia ont été longuement racontées par Gœthe dans son *Divan oriental*. « C'est ce voyageur, dit Gœthe, qui m'a donné les premières et les plus claires notions sur la vie et les mœurs de l'Orient. »

Les récits de ce distingué gentilhomme parurent d'abord en italien à Rome en 1650. Une traduction française en fut publiée en 1661 à Paris en 4 volumes in-4°. Il y en a eu une réimpression en 1745 à Rouen, en 8 volumes in-12. Ces voyages furent traduits en hollandais (Amsterdam 1664) et en allemand (Genève 1674).

Della Valle a relevé un grand nombre de plans et de dessins.

Vincent de Stochove, gentilhomme flamand né à Bruges, résida en Égypte de 1630 à 1633. Il passa par Alexandrie en compagnie de Fermanel, conseiller au Parlement de Rouen, de Fauvel d'Oudeauville, Maître des comptes à Rouen, et du sieur Beaudoin de Launay.

En 1643 parut à Bruxelles le *Voyage du Levant du sieur de Stochove, fait es années 1630-1633.*

Le libraire Jean Wite fit paraître à Rouen en 1664 un recueil des observations des sieurs Fermanel et Fauvel sur leur voyage, et il y ajouta ce qui lui parut le plus remarquable dans le livre de Stochove, sous le titre

Le voyage d'Italie et du Levant de MM. Fermanel, Fauvel, Beaudouin et de Stochove.

Cornélius de Bruyn traversa Alexandrie en 1681. L'édition la plus complète de ses *Mémoires* parut en 1725 à Rouen sous le titre *Voyage du Levant*. Elle forme cinq volumes in-4° ornés de nombreuses tailles-douces, dont plusieurs se rapportent à Alexandrie. Pour son originalité et sa saveur le texte mérite d'être retenu.

Je signalerai enfin comme ayant paru au xvii^e siècle les 19 cartes d'Afrique, très soigneusement exécutées, que Nicolas Sanson d'Abeville, le créateur de la géographie en France, publia en 1656.

Pour les xviii^e et xix^e siècles, la gerbe glanée peut largement suffire.

Quant aux reconstructions de l'Alexandrie antique, l'*Atlas* possède les deux études les plus importantes.

On aurait néanmoins pu y joindre celle du D^r Néroutsos, celles de MM. Botti et Breccia, qui chacune ont leur point de vue particulier.

D'ailleurs M. Jondet, dans sa préface, se défend modestement d'avoir voulu constituer une œuvre sans lacune, et il suffit que dans un travail de ce genre chaque époque soit représentée.

*
* *

Me voici arrivé à la fin de ces *Commentaires*; l'idée qui m'a guidé, celle surtout de faire connaître et de faire aimer l'Égypte, est la même qui animait Maqrizi lorsqu'il écrivait : « L'Égypte a été le lieu de ma naissance, le pays où jouaient les hommes de mon âge; c'est le séjour de mes amis et de mes compagnons, la patrie de ceux qui me sont chers et de mes connaissances de passage; le nid dans lequel ont poussé mes ailes et où a perché ma misère, et c'est de ce nid-là seul que l'âme aime à se souvenir ».

